

MONTFAUCON.

I.

L'histoire d'un peuple se trouve indissolublement liée à ses anciens monuments ; par les idées qu'ils réveillent, nous assistons aux événements dont ils furent les contemporains ; nous interrogeons d'une manière plus sûre, et partant plus utile, les croyances, les intérêts et les passions qui ont agité les générations passées ; ces témoins d'un autre âge facilitent l'étude de ses annales, les éclairent souvent d'une vive lumière, et donnent aux faits historiques qu'ils rappellent un caractère d'irréfragable authenticité.

Le gibet de Montfaucou, à l'existence duquel se rattachait le souvenir de tant de drames sanglants, était sans contredit la plus hideuse personnification des mœurs barbares du moyen âge. Ce lugubre instrument de supplice servait tantôt à punir le vrai coupable, tantôt à exercer un acte de vengeance confié au glaive de la loi. C'était à ses piliers que l'obscur criminel et le ministre prévaricateur, le pauvre et le puissant, le spoliateur et l'homme de bien venaient subir le châtement réservé à leurs attentats réels ou imaginaires. C'est là que leurs cadavres, exposés aux regards, pour effrayer les malfaiteurs, servaient de pâture aux corbeaux, jusqu'à ce que la putréfaction détachant leurs membres et les dispersant sur le sol, les lous vinsent leur disputer cette horrible proie.

Sous l'empire de notre ancienne législation, chaque justice seigneuriale, chaque communauté religieuse, avait dans sa juridiction des échelles, des piloris, ou des fourches patibulaires. Les échelles et les piloris n'étaient employés qu'à exposer les criminels dont la condamnation n'entraînait point la peine capitale : on les plaçait

au principal carrefour de la ville, bourg ou village de la seigneurie.

Indépendamment des lieux affectés aux expositions, il y avait à Paris des places et des marchés qui servaient habituellement à l'exécution des condamnés à mort. Nous citerons la place des halles située sur l'emplacement appelé Champeaux, où le duc de Nemours fut décapité en 1477 ; la place aux Chats, rue des Bourdonnais ; la place de Grève, qui ne paraît pas avoir servi avant l'exécution de Marguerite Porette, brûlée comme hérétique en 1310 (1) ; la place de la Croix du Trahoir, et le marché aux Pourceaux, hors la porte Saint-Honoré et près de la butte Saint-Roch. Ce lieu d'exécution était plus particulièrement réservé pour les hérétiques et les faux monnayeurs ; on y brûlait les premiers, et on y faisait bouillir les seconds.

Il arrivait parfois que des circonstances particulières transformaient momentanément d'autres emplacements en théâtres de mort. Ainsi, en 1306, on dressa près des quatre principales portes de Paris des potences, où l'on pendit plusieurs hommes du peuple qui avaient été arrêtés dans une sédition occasionnée par la réduction des monnaies. En 1310, cinquante-neuf Templiers périrent sur un bûcher, près de l'abbaye Saint-Antoine des Champs. En 1313, le grand maître des chevaliers du Temple fut brûlé dans une île voisine de la Cité, sur laquelle on bâtit plus tard une partie de la place Dauphine. En 1379, une femme de la secte des Turlupins (2) subit également le supplice du feu sur le marché aux Pourceaux avec un autre sectaire.

(1) Félibien, *Histoire de Paris*, tome I, page 517. — Sauval, tome II, page 608.

(2) Secte des Vaudois du quatorzième siècle.

Vers l'an 1536, quatre condamnés furent roués sur la place Maubert. Le maréchal Biron eut la tête tranchée dans une des cours de la Bastille. Enfin, Louis de Bois-Bourdon fut précipité dans la Seine pour crime de lèse-majesté, par ordre de Charles VI, après avoir été renfermé dans un sac sur lequel était écrit : « Laissez passer la justice du roi. »

Les fourches patibulaires, dont nous nous occupons spécialement dans ce travail, se composaient de deux colonnes de pierre sur lesquelles s'appuyaient des traverses de bois auxquelles on attachait les criminels. En général, ces hideux appareils étaient toujours au milieu des champs, près des chemins fréquentés, et sur une élévation.

L'origine des fourches patibulaires remonte aux temps de la république romaine. Lorsqu'un homme, dit Suétone, était condamné à périr sous les verges, on le dépouillait de ses vêtements, et après lui avoir fait passer la tête dans une pièce de bois qui se terminait en fourche, à laquelle son corps était attaché, on le fouettait jusqu'à ce qu'il expirât.

Le droit de fourches patibulaires n'appartenait qu'aux seigneurs hauts-justiciers. Le nombre des piliers variait suivant la qualité des seigneurs qui avaient le pouvoir de condamner à mort. Les simples hauts-justiciers ne pouvaient en avoir que deux, les châtelains trois, les barons quatre, les comtes six, les ducs huit ; le roi, comme souverain, pouvait en faire élever autant qu'il le jugeait convenable.

La suspension aux fourches patibulaires de Montfaucon était une aggravation à la peine capitale. En général, on n'infligeait ce supplice qu'aux criminels de basse extraction : les nobles et les chevaliers avaient la tête tranchée ; les bourgeois et les manants étaient pendus. On dérogea pourtant quelquefois à cet usage : Enguerrand de Marigny, successivement ministre de Philippe le Bel et de Louis X, le chevalier

Hugues de Cuisy, président au parlement en 1336, de Jourdain, seigneur de l'Isle, petite ville de Gascogne, voisine de Toulouse, sont des exceptions qu'on pourrait citer.

Les fourches patibulaires de Montfaucon s'élevaient sur une éminence qui dominait le sol le plus élevé de Paris, près de l'extrémité du faubourg Saint-Martin, entre les rues des Morts et la butte Saint-Chaumont ; on les appelait aussi le gibet (1), la justice, la grande justice de Paris.

Cette éminence doit son nom, selon Saint-Foix, à un comte nommé *Fulco* ou *Fulcon*, qui possédait près du gibet, une terre qu'il donna à l'abbaye de Saint-Magloire. C'est là que se voyait une lourde masse de maçonnerie de dix-huit pieds de haut, composée de dix ou douze assises de gros quartiers de pierres brutes bien cimentées, formant un carré long de quarante pieds sur vingt-cinq ou trente de large. Ce massif était surmonté de seize piliers carrés, liés par des poutres auxquelles pendaient des chaînes de fer, qui habituellement supportaient cinquante ou soixante cadavres humains. Une large rampe en pierre conduisait à ce monument funèbre, dont l'opinion publique attribua par erreur la construction à Enguerrand de Marigny, ou bien à Pierre de Brosse, favori de Philippe le Hardi.

Les échelles dont on se servait pour monter les patients au gibet restaient perpétuellement dressées.

Il y avait au centre de cette étrange construction une cave destinée à servir de charnier pour les cadavres des suppliciés, soit qu'ils eussent été séparés de leurs chaînes par l'action destructive du temps,

(1) Le nom de gibet vient du mot arabe *gebel*, dont les Italiens et les Espagnols ont fait gibet, et qui signifie montagne ; on s'en servait pour désigner une potence, parce que cet instrument de supplice était ordinairement placé sur une élévation. (Essais de Saint-Foix, tome I, page 166.)

soit qu'onût forcé de les enlever pour y pendre ou exposer de nouveaux condamnés. C'est dans cette cave que les magiciens venaient nuitamment dérober des cadavres pour leurs opérations, quand ils ne les enlevaient pas du gibet même.

Les fourches patibulaires de Montfaucon servaient à la fois d'instrument de supplice et de lieu d'exposition ; aussi y suspendait-on tous les malheureux qui avaient été exécutés dans Paris, bien qu'ils eussent été bouillis et décapités. Dans ce dernier cas, on les renfermait dans un sac de treillis ou de cuir (1), avant de les porter au gibet. On y exposait aussi les suicidés ; car un auteur de *l'Histoire de Louis XI*, raconte que Jehan Marceau, bonnetier de la rue Saint-Denis, s'étant pendu dans sa maison, le 6 juin 1465, son corps fut transporté au châtelet, pour y être visité, et de là « *envoyé et porté pendre au gibet de Paris.* »

On frémit en pensant à l'atrocité des supplices usités dans ces jours de malheur. On traitait surtout les femmes avec une cruauté inouïe. Quelques historiens, tels que Duval, Félibien, Jaillot, etc., parlent de plusieurs infortunées qui furent enterrées vives sous le gibet. A l'appui de leur témoignage, il existe des documents officiels d'une incontestable authenticité. Je veux parler des comptes de la prévôté de Paris. Ils nous apprennent que des exécutions de ce genre eurent lieu dans les années 1440 et 1457, et que les fosses que l'on creusait pour cet odieux usage avaient sept pieds de long. Ce n'est pas que ces malheureuses eussent commis de grands crimes pour qu'on leur infligeât de pareils châtimens. Oh ! non. Il suffisait de quelques délits très-ordinaires pour les faire condamner, comme le constate le jugement rendu, en 1460, contre une femme, nommée Perrette Mauger, accusée de vol et de recèlement pour des objets

dérobés par des malfaiteurs à qui elle donnait asile. Dès que sa culpabilité fut reconnue, le prévôt de Paris, Robert d'Estouteville, la condamna *à souffrir mort et à estre enfouye toute vive devant le gibet.* Le parlement, à qui elle en avait appelé, confirma la sentence. Afin de se soustraire momentanément au supplice, elle se déclara enceinte ; mais comme on eut bientôt acquis la certitude qu'elle en imposait, elle fut immédiatement *..... envoyée exécuter aux champs devant le gibet, par Henri Cousin, exécuteur de la haute justice audit lieu de Paris.*

Montfaucon était aussi le théâtre des exécutions par contumace : un nommé Jean Frolo, auditeur du Châtelet, parvint à se soustraire aux recherches de la justice, après s'être rendu coupable d'un meurtre. Il fut condamné, en 1539, à faire par *figure*, amende honorable à la place du Châtelet, à avoir le poing coupé devant la demeure de sa victime, à être traîné sur une claie jusqu'à la place du pilori, où il aurait la tête tranchée, et avoir ensuite son corps pendu au gibet de Paris.

Les exécutions avaient lieu le jour, et quelquefois aussi la nuit, aux flambeaux. On conduisait les condamnés au supplice, les uns à pied, les autres à cheval ; ceux-là dans un tombereau, ceux-ci traînés sur une claie.

Le funeste cortège se réunissait sur la place du Châtelet, et de là se rendait à Montfaucon. Le patient, nu-tête et les mains quelquefois liées, — car cet usage n'était pas constamment suivi, — avait auprès de lui son confesseur. Il était précédé et suivi d'un certain nombre de sergents du Châtelet et d'archers rangés sur deux rangs, au milieu desquels marchaient le lieutenant-criminel, le procureur du roi, etc., etc. Arrivé à l'extrémité de la rue Saint-Denis, le cortège s'arrêtait en face du couvent des Filles-Dieu. Dans la cour du monastère s'élevait, adossé à l'église, un dais qui abritait un crucifix de bois. On

(1) Comptes de l'Ordinaire. Sauval, tome III, pages 337 et 663.

amenait le condamné auprès du crucifix, où un prêtre lui adressait des exhortations, récitait quelques prières et lui faisait baiser une croix. Après cette cérémonie, il recevait des religieuses un verre de vin et trois morceaux de pain. Une vieille coutume avait consacré cette offrande, connue sous le nom de *dernier morceau des patients*. On sortait ensuite du couvent pour se rendre au lieu de l'exécution, en suivant le même ordre dans la marche. On faisait faire une nouvelle station au patient devant la croix de pierre placée à quelque distance du gibet, et après que le religieux qui l'assistait l'avait exhorté une dernière fois, on le livrait au bourreau qui lui faisait subir son arrêt.

Après la mort du supplicié, les divers officiers qui l'avaient accompagné revenaient au Châtelet, où on leur servait un repas dont la ville faisait tous les frais.

La première exécution qui eut lieu à Montfaucon, fut celle de Pierre de Brosse, né d'une famille obscure, en Touraine, où il embrassa la profession de barbier ou de chirurgien, ce qui était la même chose de son temps. Introduit à la cour, à l'aide de quelque protection, il fixa l'attention de Louis IX, qui le nomma chirurgien de Philippe de France, son fils aîné. Ce prince, dont il s'était concilié la bienveillance, lui accorda la charge de chambellan, dès son avènement au trône, en 1270. Pierre de Brosse prit un grand ascendant sur son esprit, disposa de tous les emplois, de tous les honneurs, et s'attira un grand nombre d'ennemis par le mauvais usage qu'il fit de son crédit.

Philippe le Hardi avait perdu depuis trois ans sa première femme, Isabelle d'Aragon, dont il avait eu trois fils, lorsqu'il épousa Marie de Brabant, en 1274. Le jeune Louis, l'aîné des enfants d'Isabelle, mourut subitement en 1276. Le bruit courut que sa belle-mère l'avait empoisonné, et qu'elle réservait le même sort à ses frères, afin d'assurer la couronne aux enfants

qu'elle pourrait avoir. Les partisans de la jeune reine rejetèrent sur de Brosse tout l'odieux de cette accusation. On prétend que celui-ci, pour découvrir la vérité, conseilla à son maître d'envoyer à Nivelles consulter une béguine, que l'on disait inspirée. Le roi confia cette mission à l'abbé de Saint-Denis et à Pierre, évêque de Bayeux, parent et ami de de Brosse, à la protection duquel il devait son évêché. L'évêque, qui avait précédé son compagnon de voyage auprès de la béguine, fut accusé de lui avoir promis de grandes récompenses si elle voulait charger la reine. Quoi qu'il en soit, quand l'abbé de Saint-Denis se présenta pour la voir, il ne put en obtenir que des réponses vagues et incohérentes. L'évêque de Bayeux ayant été interrogé par le roi sur l'entrevue qu'il avait eue avec cette femme, le prêtre refusa de lui en rendre compte, sous prétexte qu'elle s'était ouverte à lui sous le sceau de la confession.

Toutefois, Philippe, persuadé que la religieuse pourrait seule lui désigner l'auteur de la mort de son fils, lui envoya une nouvelle députation. Elle répondit alors : « Que le roi ne devait point écouter ceux qui accusaient la reine ; qu'elle » était parfaitement innocente du crime » dont on osait l'accuser. » Philippe, convaincu par cette assurance de l'innocence de la reine, attendit que le temps lui fit découvrir le véritable coupable. Deux ans s'étaient écoulés depuis lors, lorsqu'un jacobin de Mirepoix vint à la cour, demanda à parler au monarque et lui présenta une cassette, qu'il prétendit tenir d'un courrier tombé malade et mort dans son monastère, qui lui avait expressément recommandé de ne la remettre qu'au roi. On l'ouvrit en plein conseil, et on y trouva une lettre vraie ou supposée qui prouvait que de Brosse avait trahi les secrets de l'État, dans l'intérêt d'Alphonse X, roi de Castille, l'ennemi déclaré de la France. Ce malheureux ne rencontra parmi ses juges que des hommes hostiles, entière-

ment dévoués à la reine, et qui le condamnèrent à être pendu au gibet de Montfaucon. Rien ne prouve cependant qu'il fût coupable de haute trahison. Sa sentence fut exécutée avec un grand appareil le 30 juin 1278 : les ducs de Bourgogne et de Brabant, le comte d'Artois et une foule de seigneurs de la cour voulurent assister à son supplice. Mézerai dit qu'on aurait célébré

en France par des réjouissances publiques la mort de Pierre de Brosse, tandis que, d'après Nangis, elle excita, au contraire, les murmures du peuple. En apprenant l'arrestation de son parent, l'évêque de Bayeux se hâta de quitter la France et de se rendre à Rome pour se placer sous la protection du pape.

AUGUSTE AMIC.

SAINTE-VALENTINE (1),

MARTYRE.

La dix-neuvième année du règne de Dioclétien (2), le peuple s'attroupait dans les rues de la ville de Gaza en Palestine, et s'empressait avec des marques visibles d'émotion, à la suite d'un centurion, qui, suivi de quelques cavaliers, s'acheminait vers la place publique. Lorsqu'il y fut parvenu, il fit réclamer le silence, et lut à haute voix l'édit suivant :

« Le très-religieux et très-clément empereur Valérius Dioclétien, Auguste, huit fois consul, et Maximianus Galérius, César, éternel et très-heureux Parthique, » triomphateur, ordonnent qu'il sera fait » une perquisition exacte de tous ceux qui » appartiennent à la religion du Christ : » leurs églises seront rasées jusqu'aux fondements, leurs livres sacrés livrés au feu, » et eux-mêmes invités à sacrifier aux dieux » de l'empire, et s'ils s'y refusent, ils seront mis entre les mains des juges et punis selon les lois. »

Un frémissement courut parmi la foule, tandis que le centurion s'éloignait et allait publier aux angles des rues sa proclamation sanguinaire. Deux jeunes filles, arrêtées près de là sous le portique obscur d'une de ces basiliques que l'édit venait de con-

damner à la destruction, se regardaient, et la plus âgée dit à sa compagne : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution, parce que le royaume des cieux est à eux ! — Vous ne craignez donc pas ces affreux tourments, le feu, les ongles de fer, les bêtes féroces ? — Je les crains, ma sœur ; la chair frémit à la pensée de ces supplices, mais s'il fallait venir à l'épreuve, ne dirions-nous pas avec Paul, l'apôtre : Je puis tout en Celui qui me fortifie ! — Priez pour moi, ma sœur, afin que si je suis appelée à ce combat, le Seigneur notre Dieu m'accorde la victoire ! »

Elles se séparèrent, et la plus jeune, nommée Valentine, retourna vers sa pauvre demeure, qu'elle habitait seule avec sa mère, veuve et chargée d'années. Ces deux humbles femmes descendaient de ces premiers chrétiens, enfants d'Israël convertis par la prédication des Apôtres, et qui, obéissant à la parole du Maître, avaient quitté Jérusalem, alors que Titus était venu planter les aigles sur le mont des Oliviers. Durant deux siècles, cette famille n'avait cessé de donner des marques de fidélité à la foi du Christ, et peu à peu, épuisée par les persécutions toujours renaissantes, elle s'était vue réduite à Valentine et à sa mère, qui, dans la paix, le travail et la pauvreté, servaient le Dieu de Bethléem et du Calvaire, et toutes deux

(1) Voir : Godescard, *Vie des Saints*, mois de juillet ; dom Ruinart, *Actes des martyrs*, tome 2.

(2) An 303 de J.-C.

attendaient, sans crainte et sans orgueil, l'heure du martyre, ainsi que le moissonneur attend le salaire qui doit couronner sa laborieuse journée. Comme la charité est la préparation au sacrifice et la plus belle offrande qu'on puisse apporter à l'autel, elles cherchaient à servir tous leurs frères, païens ou chrétiens, mais surtout elles s'appliquaient à rendre de charitables devoirs aux confesseurs dont s'honorait alors l'Église de Jésus-Christ.

De toutes les persécutions qu'avait déjà subies cette Église immortelle et sainte, aucune peut-être ne lui avait apporté autant de gloire que celle de Dioclétien. Aucune ne comptait un si grand nombre d'illustres victimes : évêques, prêtres, écrivains, apologistes, magistrats, guerriers, matrones, veuves, vierges, toutes les classes vinrent sceller de leur sang cette protestation de la société nouvelle contre le paganisme expirant. Le sang de Jésus-Christ semblait bouillonner dans les veines de l'Église, et se répandre, avec une magnifique profusion, dans toutes les villes de l'empire pour effacer en tous lieux les traces de l'idolâtrie, et proclamer que la tyrannie de Rome, de ses armes, de ses lois, de ses dieux, allait cesser de peser sur le monde. Alors périrent dans d'horribles supplices Gorgonius, Dorothee, Pierre, officiers de la maison de l'empereur; Anthime, évêque de Nicomédie, fut mis à mort par le glaive, ainsi que Philéas, évêque de Thmuis, et Philoromus, intendant des finances d'Égypte; Sylvain, évêque d'Émèse, fut livré aux bêtes; Tyrannion, évêque de Tyr, fut jeté dans la mer; Zénobius, prêtre de Sidon, mourut dans les tourments; Pamphile, écrivain célèbre, après avoir confessé la foi sur le cheval et dans les horreurs d'une longue prison, expira sous la hache.... Nous pourrions étendre cette liste sans énumérer encore tous les noms de ces admirables témoins de notre foi; des familles entières furent livrées au feu et à l'épée; des villes, uni-

quement habitées par des chrétiens, furent dépeuplées; les routes étaient couvertes de troupes de confesseurs, sortis mutilés, demi-morts, du prétoire et des temples des dieux, et qu'on envoyait mourir au fond des mines qui s'ouvrent sur la côte de Sidon et au pied du Liban. Les chrétiens qui échappaient à la persécution se rendaient dignes du martyre par une charité héroïque; on les voyait, hommes, vieillards, femmes, enfants, empressés autour des confesseurs, les suivant devant les tribunaux pour recueillir leurs paroles et les léguer à la postérité; se glissant dans les prisons afin de baiser les chaînes des prisonniers de Jésus-Christ, de panser les plaies qui sillonnaient en tous sens leurs corps glorieux, de leur porter les dernières consolations de la religion et de l'amitié; on les voyait, plus hardis encore, se presser au pied des échafauds; essayer avec une sainte audace, sous les yeux des licteurs, le sang qui couvrait les pavés, enlever avec respect les cadavres mutilés ou les ossements à demi calcinés des bienheureux martyrs, et leur donner, à travers mille périls, une sépulture honorable. Valentine s'occupait à ces soins pieux; elle aimait surtout, à l'imitation des illustres patriciennes de Rome, les Pudentielle, les Domitille, les Priscille, elle aimait à rendre un pieux devoir à ces morts endormis dans le Seigneur, et souvent, cachée sous son voile et sous ses pauvres vêtements, elle se hasardait jusque dans le prétoire, alors surtout que des femmes étaient livrées aux bourreaux, afin de rendre aux restes des martyrs quelques derniers honneurs.

Un jour, elle apprit qu'une vierge nommée Théa venait d'être arrêtée et livrée au proconsul Firmilien. Théa avait été surprise dans une assemblée où quelques chrétiens se consolaient des douleurs de l'Église par la lecture des livres saints et de leurs divines promesses, et Firmilien furieux avait fait amener la jeune fille à son tribunal.

Valentine y courut, et dans la vierge attachée sur le chevalet, déchirée par les fouets et les ongles de fer, elle reconnut celle qui, le jour de la proclamation de l'édit, l'avait encouragée au martyre. Ce spectacle de sang la toucha jusqu'aux larmes, et lorsqu'elle vit les instruments de supplice tracer de nouveaux sillons sur des plaies déjà béantes, elle poussa un cri douloureux, et s'adressant au juge, elle lui dit avec énergie : — Jusques à quand feras-tu souffrir ma sœur ?

A ce hardi reproche, Firmilien frémit ; il fit un signe aux licteurs, et aussitôt Valentine fut traînée devant le siège d'ivoire sur lequel il était assis. A côté s'élevait une statue de Jupiter, aux pieds de laquelle on voyait un trépid de bronze, destiné à consumer l'encens et les parfums. Songe à toi (1) et sacrifie ! dit Firmilien avec une sombre fureur. — Jamais ! répondit la jeune fille. — Donnez-lui l'encens, et, si elle le refuse, liez-la sur le chevalet.

Valentine prit l'encens, mais ce fut pour le jeter par terre et le fouler aux pieds ; deux licteurs la saisirent et voulurent la traîner et la faire agenouiller devant la statue, mais elle fit un violent effort et renversa l'idole, qui tomba lourdement de son piédestal et se brisa en mille pièces. — Tu me braves, fille impudente ! s'écria le

juge, nous verrons si ton Christ viendra te sauver de mes mains !

L'intrépide jeune fille qui venait de lutter, forte, indomptable, contre le juge et les licteurs, se livra, comme un agneau docile, aux mains du bourreau. Attachée sur le chevalet, déchirée jusqu'aux entrailles par les peignes de fer, elle souriait, et son âme, échappant à la terre, se plongeait déjà dans les abîmes de l'éternelle sérénité. Firmilien s'aperçut qu'il était sans puissance contre cette enfant, et il ordonna de la jeter au feu, ainsi que sa compagne de supplice et de triomphe. Valentine et Thée, liées ensemble, les bras enlacés, le sourire de la candeur et de l'amour sur les lèvres, consommèrent ainsi leur martyre, et des feux du bûcher passèrent rapidement à la gloire éternelle. Ceci se passait la cinquième année de la persécution (1). L'Église latine célèbre la fête de ces vierges le 25 juillet.

Maintenant, combien ne devons-nous pas estimer les vérités éternelles de la religion pour lesquelles ces grands cœurs ont battu, pour lesquelles ces nobles âmes se sont sacrifiées ! Ne devons-nous pas, chrétiennes du dix-neuvième siècle, héritières de cette même croyance, honorer au moins par notre vie et nos œuvres cette foi adorable que les martyrs, eux, ont honorée par leur sang et par leur mort?...

EVELINE RIBBECOURT.

(1) Ce mot : *songe à toi* ! était le premier que les juges adressaient aux confesseurs.

(1) An 308.

BIBLIOGRAPHIE.

Uncle Tom's Cabin (La case du père Tom),
par mistress H. Beecher Stowe.

Plus d'une fois sans doute, mesdemoiselles, vous avez entendu parler des clubs, des meetings, des sociétés charitables et pieuses, fondées en Angleterre pour l'abolition de l'esclavage; le nom de Wilberforce, qui, le premier, a porté à la tribune britannique cette grave question, ne vous est pas inconnu; mais quel que soit l'élan de ces réunions généreuses, quel qu'ait été le talent de cet homme honorable, voici venir un petit livre, écrit par une femme, hier encore ignorée de tous, et qui fera plus pour cette grande cause que les discours prononcés devant le Parlement. Wilberforce et ses disciples ont fait insérer l'abolition de la traite dans le droit politique de l'Europe; mistress Beecher va attaquer l'esclavage au cœur même de l'Amérique; ce n'est pas un rhéteur invoquant les droits de la liberté humaine, c'est une femme, c'est une mère, plaidant la cause des époux, des enfants, dont les sentiments sont violés par des lois tyranniques; c'est une chrétienne, enfin, plaidant la cause de ces âmes immortelles rachetées d'un si haut prix; et cette voix touchante et pure sera entendue par les chrétiennes, par les femmes, par les mères.... Quoique ce livre n'ait pas pour nous un intérêt immédiat, nous venons vous en parler, mesdemoiselles, comme d'une œuvre, non-seulement grande et belle au point de vue littéraire, mais noble comme la religion qui l'a dictée, brûlante comme la charité dont elle porte l'empreinte.

La traite est abolie; les vaisseaux négriers ne vont plus, sous l'abri des pavillons européens, chercher sur les côtes d'Afrique ces malheureuses cargaisons d'exilés et d'esclaves, qui, après les tortures d'un long emprisonnement à fond de cale,

étaient exposées au plus offrant, sur les marchés d'Amérique. La traite est abolie, l'Afrique n'a plus rien à craindre, mais l'esclavage existe, et l'Amérique en porte le honteux stigmate. Il se perpétue de race en race, puisque les enfants des esclaves appartiennent au maître dans la maison duquel ils sont nés; le maître a sur ses esclaves le droit le plus absolu: il peut les vendre de la main à la main, les envoyer au marché pour y être vendus aux enchères; après sa mort, ils font partie mobilière de sa succession; par conséquent, le bonheur, la vie de l'esclave dépendent sans cesse ou des caprices du maître, ou des caprices des événements, car si un sort favorable lui a donné un maître bon et paternel, les revers de fortune, la mort, la division des héritages, peuvent le livrer à un tyran; son bonheur, comme serviteur, comme mari, comme père, n'est jamais assuré, puisque aucune légalité ne le protège, que la loi, au contraire, autorise à le vendre comme une marchandise; à rompre ses liens et ses affections de famille, dont il n'est pas tenu compte: l'esclave étant, non pas un homme, mais une chose.

Ce sont les péripéties d'une vie d'esclave que mistress Beecher Stowe a si éloquemment racontées dans le livre dont nous allons vous donner une courte analyse.

Le père Tom, le héros de l'ouvrage, est un nègre déjà vieux, serviteur dévoué d'une famille du Kentucky; heureux de l'affection de ses maîtres, de l'amour de sa bonne femme et de ses petits-enfants, il vit paisible et s'efforce de servir Dieu dans la pratique de ses humbles devoirs, car Tom est chrétien, et chrétien pénétré de l'Évangile. Mais M. Shelby, son maître, éprouve des embarras d'argent, et comme Tom est une marchandise de grande valeur, à cause de son intelligence, de sa probité, de sa piété reconnues, M. Shelby

vend Tom fort avantageusement à un marchand d'esclaves. Le pauvre nègre quitte, avec une inexprimable douleur, sa femme et ses enfants, qui restent, eux, à M. Shelby; il dit adieu à sa case où il a tant travaillé, tant prié Dieu; il embrasse une dernière fois le fils de son maître qu'il aime comme son propre enfant, et on l'emmène pour jamais. Il est vendu à Augustin de Saint-Clare, propriétaire dans le sud des États-Unis, homme riche et généreux, père d'une enfant charmante, qui s'attache au vieux Tom, et le console par une affection naïve. L'esclave oublie ses peines auprès de cette enfant angélique qui lui parle du ciel où elle va bientôt aller. Éva meurt; son père la suit au bout de quelques semaines, et Tom, après avoir joui d'un instant de repos, après avoir eu même l'espoir de la liberté, car son maître, mort trop vite, lui avait promis de l'émanciper, Tom est vendu une seconde fois, et tombe aux mains d'un homme aussi lâche que cruel. La pitié, la tranquille résignation du nègre l'irritent; il veut l'abaisser à son niveau, il veut en faire le ministre de ses cruautés, mais il trouve dans l'âme héroïque de l'esclave une invincible résistance; cette âme n'est pas à lui, il le sent; mais le corps lui appartient; il le sait, et il fait mourir Tom sous ses coups. Le nègre meurt comme mouraient les martyrs; le moment de la mort est un moment de triomphe, il s'exalte de joie, et son âme s'envole vers le Dieu de liberté, en s'écriant : « Qui nous enlèvera jamais l'amour de Jésus-Christ ! »

Ce passage est tellement pathétique, que nous vous le donnons en son entier, convaincue que vous partagerez l'émotion que cette lecture nous a fait éprouver.

Georges Shelby, le fils de son ancien maître, avait promis au père Tom de venir le racheter. Lorsqu'il est en mesure de tenir sa promesse, Georges arrive précisément au moment où le martyr va succomber sous les traitements cruels que lui a fait endurer son maître, M. Legree.

« Georges se munit d'une somme importante, et remonta la rivière Rouge en bateau à vapeur, avec la résolution de découvrir et de racheter son ami. . . . »

» On l'introduisit dans la maison, et il trouva au salon Legree, qui le reçut d'un air maussade, mais avec les égards dus à un étranger.

» — J'ai appris, dit le jeune homme, que vous aviez acheté à la Nouvelle-Orléans un noir portant le nom de Tom. C'était un des serviteurs de mon père, et je viens voir s'il ne serait pas possible de le racheter.

» Le front de Legree s'assombrit.

» — Oui, s'écria-t-il avec emportement, j'ai acheté cet homme, et j'ai fait là un diable de marché; c'est l'animal le plus rebelle et le plus insolent que j'aie jamais vu ! Grâce à lui, tous mes nègres sont disposés à s'évader, et il a déjà favorisé la fuite de deux femmes qui valaient au moins mille dollars la pièce. Il en est convenu, et quand je lui ai ordonné de me dire où elles étaient, il a osé me répondre qu'il le savait, mais qu'il ne me le dirait pas. Il a persisté, quoique je lui aie administré la plus belle volée que j'aie jamais administrée à un noir. Je crois qu'il est en train d'essayer de mourir, mais je ne sais s'il y réussira.

» — Où est-il ? s'écria Georges avec impétuosité; je veux le voir !

» Le rouge était monté au visage du jeune homme, ses yeux dardaient des flammes; mais il jugea prudent de se contenir.

» — Il est dans le vieux magasin, dit un négroillon.

» Legree donna un coup de pied à l'enfant; mais Georges, sans ajouter une parole, courut au lieu indiqué.

» Tom était là depuis la nuit fatale; il ne souffrait pas, car les coups qu'il avait reçus avaient engourdi tous les nerfs susceptibles de transmettre la douleur. Il restait plongé presque constamment dans une espèce de léthargie; mais telle était la force

de sa constitution, que son âme prisonnière avait peine à se dégager des liens matériels. Quelques-uns de ses compagnons, à la faveur de la nuit, et prenant sur leurs heures de repas, venaient lui rendre ces soins affectueux dont il avait été toujours si prodigue envers eux. Ces pauvres gens n'avaient à lui donner qu'un verre d'eau froide, mais ils l'offraient de bon cœur.

Ils avaient adressé pour lui des prières à un Sauveur dont ils ne connaissaient guère que le nom, mais que les ignorants eux-mêmes n'implorèrent jamais en vain lorsqu'ils ont la foi.

» Cassy était sortie de sa retraite, et en rôdant çà et là dans les ténèbres, elle avait entendu parler du sacrifice que Tom avait consommé pour elle et pour Emmeline. Au risque d'être découverte, elle s'était glissée auprès du moribond, et, touchée des paroles qu'il avait eu la force de prononcer, elle avait prié avec lui.

» Lorsque Georges entra dans le vieux magasin, la tête lui tourna, et il fut sur le point de se trouver mal.

» — Est-il possible? s'écria-t-il en s'agenouillant près du grabat; père Tom! mon pauvre vieil ami!

» Cette voix parut faire impression sur le mourant; il remua doucement la tête, sourit, et murmura ces vers d'une hymne:

Que du Seigneur la bonté soit bénie,
Car il transforme en moelleux oreiller
Le lit funèbre où plane l'agonie,
Où l'on s'endort pour ne plus s'éveiller!

» D'honorables pleurs tombèrent des yeux du jeune homme pendant qu'il s'inclinait vers son ami.

» — O père Tom! ranimez-vous, parlez-moi, regardez-moi! Je suis Georges, votre petit Georges; ne me reconnaissez-vous pas?

» — Monsieur Georges! dit Tom d'une voix faible; et il ouvrit des yeux hagards.

» Peu à peu ses idées s'éclaircirent; ses yeux brillèrent, sa physionomie s'anima; il joignit les mains, et des larmes coulèrent le long de ses joues.

» — Dieu soit loué! c'est tout ce que je désirais, on ne m'avait donc pas oublié... Cela me fait du bien... Mon cœur se réchauffe, — et maintenant je mourrai content.

» — Vous ne mourrez pas, s'écria Georges Shelby; je viens pour vous racheter et vous remmener à la maison.

» — Monsieur Georges, vous arrivez trop tard... Le Seigneur m'a acheté, et lui aussi va m'emmener à la maison; j'ai hâte d'y arriver. Le ciel est encore préférable au Kentucky.

» — Vivez! j'ai le cœur brisé quand je songe à ce que vous avez souffert, quand je vous vois gisant dans ce vieux magasin, mon pauvre ami!

» — Ne me plaignez pas, dit Tom d'un ton solennel; j'ai été malheureux, mais c'est fini. Ah! monsieur Georges, le ciel est venu, j'ai remporté la victoire, le Seigneur me l'a donnée; gloire à son nom!

» Frappé de l'énergie avec laquelle l'agonisant prononçait ces phrases entrecoupées, Georges garda le silence. Tom lui saisit la main, et ajouta: — Gardez-vous de dire à Chloé dans quel état vous m'avez trouvé; cela lui serait trop pénible, à cette pauvre femme. Dites-lui seulement que vous m'avez vu près de partir pour un monde meilleur, et que je ne pouvais plus rester ici-bas. Dites-lui que Dieu m'a soutenu partout et toujours, et m'a rendu ma tâche facile... Et mes pauvres garçons, et ma petite fille... Ils m'ont coûté bien des larmes! Recommandez-leur de suivre mon exemple. Assurez de mon amitié mon maître et ma bonne maîtresse, et tous les gens de l'habitation... Je les aime tous; j'aime tous mes frères... Oh! monsieur Georges, ce que c'est que d'être chrétien!

» En ce moment Legree vint rôder à la porte du vieux magasin, y jeta un coup

d'œil, et s'éloigna avec une indifférence affectée.

» — Vieux scélérat ! s'écria Georges avec indignation. Je pense avec bonheur qu'il ira un jour en enfer.

» — Gardez-vous de ces idées, dit Tom en serrant la main de son jeune maître. C'est un pauvre malheureux ; s'il voulait s'amender, le Seigneur lui pardonnerait peut-être encore ; mais je crains qu'il ne se repente jamais.

» — Je le souhaite, je ne voudrais pas le voir au paradis.

» — De grâce, monsieur Georges, ne parlez pas ainsi. Il ne m'a vraiment pas fait de mal ; il m'a seulement ouvert les portes du royaume des cieux.

» La force surnaturelle que la joie de cette entrevue avait donnée au mourant l'abandonna tout à coup. Il ferma les yeux, et l'on put remarquer sur ses traits cette transformation sublime et mystérieuse qui précède les derniers moments. Sa large poitrine se soulevait et s'affaissait péniblement ; et de ses cavités profondes sortait une respiration entrecoupée. L'expression de sa physionomie était celle d'un triomphateur !

» — Qui nous enlèvera jamais l'amour du Christ ? murmura-t-il d'une voix affaiblie ; et il s'endormit en souriant.

» Georges le contempla avec vénération. Il lui semblait que ce lieu était désormais sacré. Après avoir fermé respectueusement les yeux de son ami, il n'eut qu'une seule pensée, celle que le mourant avait exprimée :

» — Ce que c'est que d'être chrétien !

» En se levant il aperçut Legree derrière lui. Cette scène d'agonie avait éveillé dans l'âme du jeune homme d'ardentes émotions. Il avait pour Legree une horreur profonde, et sa première pensée fut de partir et d'éviter autant que possible d'avoir des rapports avec lui.

» Il fixa sur Legree des yeux pénétrants, et lui dit en lui montrant le cadavre :

— Vous avez eu de lui tout ce que vous pouviez avoir. Combien voulez-vous que je vous paye son corps ? J'ai l'intention de l'emporter et de lui faire donner la sépulture.

» — Je ne vends pas les nègres morts ; vous pouvez l'enterrer comme vous voudrez.

» — Enfants ! cria Georges d'un ton impérieux à quelques noirs qui regardaient le mort, enlevez-le, portez-le dans ma voiture, et procurez-moi une bêche.

» Un des noirs courut chercher la bêche, et deux autres aidèrent Georges à transporter le corps dans la voiture. Legree ne s'opposa pas à l'exécution de ces ordres ; il continuait à feindre l'indifférence, et sifflait un air entre ses dents. Il suivit Georges sans que celui-ci daignât lui adresser la parole.

» On ôta le banc de la voiture pour faire place au cadavre, qui fut déposé sur un manteau que Georges étendit avec soin. Il se retourna ensuite vers Legree, et lui dit avec un calme forcé :

» — Je ne vous ai pas encore exprimé ce que je pense de ce crime atroce. Le moment n'est pas encore venu. Mais le sang de l'innocent crie vengeance : je ferai connaître ce meurtre, je vous dénoncerai au premier magistrat qui se trouvera sur ma route.

» — A votre aise ! dit Legree en faisant claquer ses doigts, je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez. Où sont vos témoins ? quelles preuves produirez-vous ?

» Georges comprit la force de ce défi. Il n'y avait pas un blanc sur la plantation ; et devant toutes les cours du Sud, la déposition d'un homme de couleur est comptée pour rien. Il crut un moment que les cieux allaient répondre à son appel quand il demandait justice ; mais ils étaient muets.

» — Après tout, dit Legree, voilà bien du bruit pour un nègre mort !

» Ce mot fut comme une étincelle jetée

dans un magasin à poudre. La prudence n'a jamais été la vertu cardinale d'un enfant du Kentucky. Georges indigné frappa Legree au visage, et le renversa. Debout sur le misérable terrassé qu'il rouait de coups, il ressemblait assez exactement à son glorieux homonyme vainqueur du dragon.

» Il y a des hommes qui gagnent décidément à être battus. Ils conçoivent immédiatement un profond respect pour celui qui leur fait mordre la poussière. Legree était de ce nombre; il était aussi lâche que cruel, il laissa donc s'éloigner la voiture, sans oser protester contre le traitement dont il avait été victime.

» Georges avait remarqué au delà des limites de la plantation, un monticule sablonneux ombragé de quelques arbres.

» Ce fut là qu'on creusa la fosse.

» — Maître, faut-il enlever le manteau? dirent les noirs quand la tombe fut prête.

» — Non! non! enterrez-le dedans! C'est tout ce que je puis vous donner, pauvre Tom, et vous l'aurez.

» Les hommes déposèrent le corps dans la fosse, le recouvrirent en silence, et mirent dessus du gazon vert.

» — Vous pouvez partir, enfants, dit Georges en glissant une pièce de monnaie dans la main de chacun d'eux; mais les nègres semblaient hésiter.

» — Maître, achetez-nous, dit l'un d'eux.

» — Nous vous servirons si fidèlement! ajouta l'autre.

» — La vie est rude ici, reprit le premier. Maître, achetez-nous, s'il vous plaît.

» — C'est impossible, répondit Georges avec embarras et leur faisant signe de s'éloigner.

» Les deux noirs désolés se retirèrent en silence. Georges s'agenouilla sur le tombeau de son ami.

» — Dieu éternel, s'écria-t-il, je te prends à témoin qu'à partir de cette heure,

je ferai tous mes efforts pour délivrer mon pays natal du fléau de l'esclavage!

» Aucun monument n'indique la dernière demeure de notre ami, mais il n'en a pas besoin. Dieu sait où le pauvre Tom repose, et le noir opprimé se relèvera immortel pour participer à la gloire des élus. Ne le plaignez pas, sa vie et sa mort ne sont pas faites pour inspirer la pitié. Ce ne sont pas les richesses et la puissance qui sont précieuses aux yeux du Seigneur, c'est l'amour, l'abnégation et le dévouement. Heureux sont les hommes qui sont appelés à porter la croix sur ses traces! C'est pour eux que sont écrites ces paroles de l'Évangile: « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

Cette fin sublime couronne dignement le livre. Nous ne vous en avons donné qu'une sèche analyse, nous attachant surtout à la vie du héros, et négligeant, à regret, tant de scènes attachantes, de traits originaux et spirituels, de considérations graves et profondes. Les caractères sont frappants de naturel et de vérité; nous citerons surtout celui d'Augustin Saint-Clare, qui, pour grand nombre d'entre nous, pourrait fournir matière à une excellente leçon. C'est un homme intelligent, éclairé, plein de cœur et de généreuse bienveillance, qui voit le mal et connaît le remède, et dont les bonnes intentions sont paralysées sans cesse par une incurable nonchalance. Ému du sort des esclaves, il ne fait cependant aux siens aucun bien sérieux; il les gâte comme des enfants, mais ne prend nul souci, ni d'assurer leur avenir, ni d'éclairer et de fortifier leur âme. Il meurt jeune, et, mourant, il attache sur ses esclaves désolés un regard d'inexprimable remords, car il comprend, trop tard, la valeur du talent qu'il a enfoui et que Dieu lui avait donné pour un autre usage. A combien d'entre nous cette leçon ne serait-elle pas applicable! Que d'instruction, d'énergie, de talent, enfouis par la négligence de leurs possesseurs, et qui

devaient être employés au bien particulier de la famille, ou au bien général de l'humanité ! La paresse tue les âmes, ne l'oublions pas. La fille de Saint-Clare, Éva ou Évangéline, est une création nouvelle et délicieuse qui ne pouvait être conçue que par une mère, et une mère qui, sans doute, a donné des anges au ciel. Sa tendresse et sa piété embaument les pages de ce livre, et sa mort fait couler des larmes. On se console avec Éva, comme le pauvre Tom, de ces scènes de cruauté froide, d'insensibilité sophistique, que l'auteur n'a pas pu épargner à ses lecteurs, quoiqu'elle ait évité avec un grand art et une grande délicatesse, les détails révoltants qui s'offraient naturellement à sa plume. Marie de Saint-Clare, mère d'Éva, est, à nos yeux, le personnage le plus odieux de ce livre si profond et si vrai. Cette femme faible, nerveuse, malade, qui s'entoure de soins, qui vit dans la mollesse des mœurs créoles, et qui révèle en quelques paroles tombées nonchalamment une si inexorable et si naïve cruauté, cette jolie femme féroce nous semble plus repoussante que Simon Legree, le planteur, l'assassin de Tom, qui, à défaut de remords, éprouve au moins la terreur du crime. A sa cousine Ophélia, esclave du devoir, esclave des principes, raide, puritaine, bonne toutefois, on pourrait appliquer ces paroles d'un spirituel auteur anglais : *C'est faire acte de trahison contre la vertu que de la rendre désagréable* (1).

Les caractères des nègres mis en scène dans cet ouvrage sont nombreux, divers et tous attachants. Peut-être la critique littéraire pourrait-elle reprocher à mistress Beecher d'avoir répandu un intérêt presque égal sur tous les personnages de cette race malheureuse, de leur avoir donné à tous de généreux instincts, et d'avoir supposé à leurs fautes mêmes

une cause émouvante ; mais qui oserait reprocher à l'écrivain cette noble erreur, si c'est une erreur ? Son livre n'est pas seulement un roman, fait pour délasser les oisifs, c'est un plaidoyer en faveur d'une race opprimée, innocente, à qui des lois émanées de la force ont tout ravi, patrie, famille, nationalité, liberté individuelle, tout, jusqu'aux droits les plus saints d'époux et d'épouse, de père et de mère, race multipliée à plaisir pour le plus grand profit des maîtres, et à qui, si un événement imprévu venait la délivrer, on ne pourrait trouver de place dans l'état social. Car en Amérique, le nègre et tous ses descendants, jusqu'au mulâtre, plus blanc qu'un créole, inspire à la race anglo-saxonne une répugnance et un mépris semblables à la répulsion qu'excitaient les Juifs durant le moyen âge. Il n'y a pas de place au soleil pour l'esclave et pour le fils de l'esclave, et ceux mêmes qui regardent l'esclavage comme un crime auraient quelque peine à tendre la main au noir libéré, tant les idées fausses ont jeté de profondes racines jusque dans les meilleurs esprits. Ce sont ces préjugés funestes que l'auteur combat avec l'énergie de l'âme, avec l'éloquence du cœur et des larmes ; elle montre, par ces faits, combien l'esclavage est injuste, antichrétien, et quelle immense dette de réparation l'Amérique doit à ces malheureux enfants, nés dans son sein, qui lui donnent leur travail et leurs sueurs, et à qui elle n'offre en retour que l'avisement et le désespoir. Mistress Beecher ne dissimule pas la vérité ; elle montre l'esclave heureux dans une famille honorable, plus heureux, mieux traité peut-être que grand nombre des ouvriers de nos villes d'Europe ; mais au sein de ce bonheur, elle montre aussi, sans cesse suspendues sur sa tête, ces lois barbares qui sanctionnent la vente de l'homme, de la femme, de l'enfant, au marché, et qui défendent même aux hommes compatissants de donner un asile à

(1) Miss Edgeworth.

l'esclave fugitif. Ce qui fait le malheur des nègres, ce n'est pas la dureté de leurs maîtres, mais c'est la légalité qui sanctionne cette dureté, et le plus misérable homme de France, le plus pauvre, le plus abandonné, est du moins un homme libre, libre en vertu des lois de sa patrie, et sur lequel nul, parmi les plus puissants de la terre, ne peut exercer de droits.

Félicitons-nous d'être nées dans ces contrées où la dignité humaine est mise sous la sauvegarde des lois; félicitons-nous aussi d'appartenir à la grande Église chrétienne qui, de tout temps, a donné aux pauvres esclaves des apôtres et des défenseurs. Rome vient de placer sur les autels un saint religieux espagnol, Pierre Claver, qui, pendant quarante ans, sous le ciel brûlant de Carthagène, se fit l'esclave des esclaves, et se voua uniquement à l'instruction et au soulagement des noirs. Avant lui, Barthélemi de Las-Cases avait défendu les malheureux Américains réduits en esclavage par Pizarre et Cortez; il avait à diverses reprises porté leurs plaintes au conseil des rois d'Espagne; l'Église ne

cessa de solliciter l'abolition de la traite, et de recommander cette affaire à tous les missionnaires envoyés dans le Nouveau-Monde (1). C'est là un titre de gloire auquel nous devons applaudir. Mais après avoir compati à ces misères lointaines, que mistress Beecher nous retrace avec tant de chaleur, n'oublions pas les misères qui gémissent à nos portes, en faisant une aumône d'argent et de cœur à quelque malheureux lié par les chaînes de la maladie et de la pauvreté; offrons-la au ciel pour les esclaves d'Amérique, afin que le règne de Dieu arrive pour eux, et qu'ils soient libres d'être hommes et d'être chrétiens.

Ainsi vous vous unirez, mesdemoiselles, à l'œuvre de mistress Beecher; vous vous y unirez aussi en lisant son ouvrage et en le faisant connaître, car il est bon, il est utile qu'une sève aussi généreuse circule et se répande de plus en plus.

M^{me} EVELINE RIBBECOURT.

(1) Lettres du cardinal Libod, *Histoire des Voyages*, etc.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EL PAXARILLO.

CANTILENA.

Yo ví sobre un tomillo
Quexarse un paxarillo.
Viendo su nido amado,
De quien era caudillo,
De un labrador robado.
Vile tan congojado,
Por tal atrevimiento,
Dar mil quexas al viento,
Para que al cielo santo
Lleve su tierno llanto,
Lleve su triste acento.
Ya con triste armonía,
Esforzando el intento,
Mil quexas repetía;
Ya cansando callaba,

LE PETIT OISEAU.

CANTILÈNE.

J'ai vu sous un thym gémir un petit oiseau :
le nid bien-aimé où il était maître, avait été
enlevé par un paysan. Tout hors de lui de-
vant une telle cruauté, l'oiseau jetait au vent
mille plaintes, afin que jusqu'au ciel montât sa
faible lamentation, montassent ses tristes ac-
cents. S'attachant obstinément à son but, il
répétait d'une voix mélodieuse ses nombreuses
plaintes. Tantôt, épuisé de fatigue, il se taisait;
tantôt, reprenant son chant sonore, il expri-
mait de nouveau sa douleur. Tantôt il volait

Y al nuevo sentimiento
Ya sonoro volvia :
Ya circular volaba ;
Ya rastrero corria ;
Ya pues, de rama en rama,
Al rustico seguia,
Y saltando én la grama
Parece que decia :
« Dáme, rústico fiero,
» Mi dulce compañía. »
Y que le respondia
El rústico : « No quiero. »
DON ESTEVAN MANUEL DE VILLEGAS.

en rond, tantôt il rasait le sol ; puis s'élan-
çant de branche en branche, il suivait le
paysan ; enfin sautant sur l'herbe, il semblait
dire : « O cruel villageois ! rends-moi ma douce
famille. » A quoi, de son côté, le paysan avait
l'air de répondre : « J'en serais bien fâché ! »

M^{lle} LOUISE MERCIER.

LE SORCIER DE GAPTAROFKA.

FOLIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

SASHINKA, } cousines.
VARINKA, }
NICOLAS, frère de Varinka, jeune officier.
PIERRE PÉTROFFSKY, parent éloigné de la
famille.
IVANA PETROUSHKA, nourrice de Varinka.
PAOLINO, montreur d'ours.
L'OURS de Paolino.

Le théâtre représente un vaste salon donnant
sur un beau parc. A droite et à gauche, plu-
sieurs portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

SASHINKA, VARINKA. (*Sashinka tra-
vaille devant un métier ; Varinka est
au piano.*)

VARINKA, *après quelques passages assez
brillants.* Mon sol est faux. (*Elle se lève.*)

SASHINKA. Tu n'es pas fâchée du pré-
texte.

VARINKA. Je vous dis qu'il est faux, ma
chère ; écoutez plutôt... (*Elle fait crier
la note.*)

SASHINKA. Aïe ! je n'avais pas besoin de
la démonstration.

VARINKA. C'est que tu as toujours un
certain air qui semble accuser les autres
de mauvais vouloir ou de paresse.

SASHINKA. Tu trouves ?

VARINKA, *continuant.* Parce que made-
moiselle va faire son entrée dans le monde,
le mois prochain, elle ne nous parle du
haut de ses dix-huit ans que pour nous
trouver en faute et nous prêcher. — Eh !
ma chère, hier, tu étais ce que je suis,
une pauvre créature accablée de thèmes,
de versions, de gammes, d'exercices de
toutes sortes ; demain je serai ce que tu es,
une belle demoiselle qui emploie deux
heures à sa toilette ; qui va, négligemment,
de son piano à son métier ; et qui reçoit
les visites de maman, quand il y en a, ce
qui est assez rare ici, gracieusement ac-
coudée sur un divan, et faisant la princesse
et la belle parleuse. (*Varinka a mimé ces
divers mouvements.*)

SASHINKA, *riant.* En vérité, je fais tout
cela ?

VARINKA. Tu ris, mais du bout des lè-
vres. — C'est égal, trois ans à attendre
encore, c'est long ; l'été surtout, à ce Gap-
tarofka, dans ce pays perdu, où l'on n'a
ni spectacles, ni concerts, ni promenades,
pas la moindre petite distraction.

SASHINKA. Ingrate ! et nos bois, et nos
collines, et nos vastes prairies, et nos ra-
dieux couchants ?

VARINKA. C'est beau, c'est très-beau,

certainement; mais en ceci, tu sais bien que nous ne pensons nullement de même; toi, tu t'en vas, toute seule dans le parc, admirer un beau ciel; aspirer, comme tu dis, les senteurs des arbres, et écouter le gazouillement des oiseaux; moi, pour que tout cela me plaise, j'ai besoin que d'autres en jouissent avec moi; j'aime à me voir entourée; je hais la solitude, et, ici, nous ne voyons personne.

SASHINKA. Comment appelles-tu les dames de nos voisins?

VARINKA. Oh! en conscience, les puis-je compter? des boutiques ambulantes de plumes, de rouge, de diamants et de fleurs; des entre-lacs de rubans et de rubis, mêlés, confondus, entassés, sur des fronts empanachés, à midi, et sur des robes de moire rose, destinées aux cahots et à la poussière des routes! Franchement, est-ce là ce qu'on appelle quelqu'un?

SASHINKA. Chère Varinka, vous vous laissez trop complaisamment aller à votre verve moqueuse.

VARINKA. Chère cousine, osez dire que j'ai forcé le tableau.

SASHINKA. Si quelqu'une de ces dames vous entendait, elle se trouverait mortellement offensée, et non sans cause; cependant, je vous connais le cœur assez bon pour ne vouloir offenser personne.

VARINKA. Nous sommes seules ici.

SASHINKA. Les murs ont des oreilles!

VARINKA. D'ailleurs, ce que je dis est vrai, d'abord; et, ensuite, si innocent! — Je n'attaque ni le cœur ni la vertu de ces dames.

SASHINKA. Non, mais leur amour-propre!

VARINKA. Est-ce ma faute si, pour une ou deux pauvres visites qu'elles nous font par année, elles tiennent à exhiber le contenu de tous leurs tiroirs?

SASHINKA. Elles sortent si peu!

VARINKA. Fort bien; mesure sanitaire: ces dames craignent les mites pour leurs panaches et leurs bouquets.

SASHINKA. Vous êtes bien mauvaise, ce matin, ma petite cousine.

VARINKA. Et vous, bien sermoneuse, ce matin, ma grande cousine.

SASHINKA. L'admonition jaillit du mal.

VARINKA. La raison de tout cela, c'est que je m'ennuie royalement. Pourquoi maman nous a-t-elle laissées ici toutes seules avec Ivàna Petroushka, ma nourrice, et Nicolas, mon frère, qui ne s'occupe pas plus de nous que si nous n'étions point de ce monde?

SASHINKA. Parce que très-certainement ma tante n'a pas senti le pressant besoin de nous emmener.

VARINKA. Bon, voilà que tu fais ta mijaurée et que tu feins de retenir le sourire sur tes lèvres. Tu voudrais me faire croire que tu sais pourquoi maman s'est absentée pendant toute cette grande journée.

SASHINKA. Ce n'est point un mystère: pour compléter les boucles d'oreilles que tous les ans ma tante distribue aux paysannes, mariées ou filles.

VARINKA. Ce n'est que pour cela? Comment se fait-il, alors, que maman ne nous ait point prises avec elle?

SASHINKA. Sérieusement, parce que les routes ont brisé nos voitures, et qu'il n'y avait de disponible qu'un seul droshky.

VARINKA. Ah! (*Elle bâille.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, NICOLAS.

NICOLAS. Qui veut consulter un sorcier, mais le sorcier le plus sorcier de tous les sorciers présents et passés?

LES DEUX JEUNES FILLES. Un sorcier!

NICOLAS. Un sorcier comme vous n'en avez jamais vu, un sorcier comme il n'y en a guère, un sorcier comme il n'y en a pas!

VARINKA. Nicolas, tu as manqué ta vocation: tu es né saltimbanque. — Où est ton sorcier?

NICOLAS. Ta politesse me clôt les lèvres.

VARINKA. Oui, mais si nous mourons d'envie de le connaître, tu meurs d'envie de le nommer. Ces beaux messieurs se piquent de discrétion, et un secret les étouffe.

NICOLAS. C'est comme cela? Eh bien, qu'il m'étouffe ou non, je le garde. Ah!

VARINKA. Allons donc! est-ce que je te crois?

NICOLAS. Je perds tout ce que tu voudras si tu me fais parler.

VARINKA, *le cajolant*. Mon petit Nicolas, mon beau petit frère, vous allez nous dire qui est ce sorcier, n'est-ce pas? Vous allez nous le dire tout de suite; vous ne voudrez pas faire de chagrin à votre pauvre petite Varinka, qui vous aime si tendrement, qui vous embrasse de si bon cœur, qui...

NICOLAS, *riant*. Qui ne saura point mon secret.

SASHINKA, *priant et se levant*. Nicolas!

NICOLAS. Tu t'en mêles, cousine? toi aussi tu veux interroger l'avenir?

SASHINKA. Notre sage institutrice m'a souvent dit que l'avenir est impénétrable à l'homme, et que cette ignorance est un bienfait de Dieu, parce qu'à chaque jour suffit sa peine. Elle m'a parfaitement fait comprendre que l'attente d'un mal est pire que le mal même, et que voiler à nos yeux ce que demain nous réserve, est une des preuves les plus touchantes de la bonté suprême. Ma raison m'empêche donc de croire entièrement aux révélations des cartes et des sorciers; j'éprouve même comme un remords de les consulter, et cependant, presque malgré moi, et par la force de l'exemple, sans doute, car, en Russie, à quoi ne demande-t-on pas les révélations de l'avenir? Quand la tentation se présente, je n'y sais point résister.

VARINKA, *à son frère*. Tu vois, Doushinka, que tu ne peux nous tenir rigueur. — Allons, allons, parlez, mon bel officier; où est ce trésor? où est ce rare devin? montrez-le-nous, nommez-le-nous. (*Les*

deux jeunes filles sont des deux côtés de Nicolas.)

SASHINKA. Parle, parle; je te promets de te broder des pantoufles.

VARINKA. Moi, je te jouerai tous les airs du dernier ballet.

SASHINKA. Je mazourquerai avec toi tout aussi longtemps que cela te plaira.

VARINKA. Je te danserai le boléro.

SASHINKA. Je te prêterai mon album.

VARINKA. Je te donnerai des bonbons.

NICOLAS, *se dégageant et se sauvant*. Non, non, non; cela vous prouvera, mes belles demoiselles, que garder un secret n'est pas absolument au-dessus de notre héroïsme.

SCÈNE III.

VARINKA, SASHINKA.

VARINKA. Il est parti!

SASHINKA. Et sans dire un mot.

VARINKA. C'est qu'il n'avait rien à dire; c'était une pure invention. Mystifier ses sœurs est la joie suprême de monsieur Nicolas.

SASHINKA, *se remettant au métier*. En effet, ce n'était sans doute qu'une simple mystification.

VARINKA. Oui, oui, je le vois bien, et je ne veux plus m'en mettre en peine. (*Moment de silence, pendant lequel Varinka se couche à demi sur une causeuse.*)

VARINKA, *se redressant*. C'est peut-être l'Arménienne Zabinah, tu sais, cette Arménienne pâle et maigre, aux grands yeux, au mouchoir brodé d'or sur la tête, à la longue robe de cachemire et aux boucles d'oreilles qui tintent et bruissent?

SASHINKA. Comme tu te la rappelles! telle était justement sa mise, il y a deux ans, la dernière fois que ma tante la fit venir ici; mais, depuis, j'ai entendu dire qu'elle est morte.

VARINKA. Alors, cela pourrait bien être cette jolie petite femme de l'année passée; tu te souviens? qui, avec un air tout simple et tout ingénu, lisait dans les cartes,

plus couramment que dans un livre. — Ou bien, encore, le vieux Grégoire Grégoriévitch; ou notre voisine, Elisabeth Andréovna; ou... — (*Se levant.*) Mais, qui vient, là-bas, dans la grande allée? (*Sashinka se lève aussi et regarde.*) Connais-tu ce visage? Comment laisse-t-on quelqu'un pénétrer chez nous, en l'absence de maman et de notre gouvernante? — Regarde donc l'étrange individu; son corps ne présente qu'une seule ligne; il n'a ni tempes, ni épaules, ni hanches; il n'a qu'une paire de lunettes et un nez. — Le singulier homme!... c'est peut-être là le sorcier?

SASHINKA. Lui!

VARINKA. Je le crois, je le crois; cela doit être; oh, le beau sorcier! il ne lui manque que le bonnet et la robe!

SASHINKA. Mais il se dirige de ce côté! il nous a vues! il vient ici! (*Sashinka reprend son ouvrage; Varinka s'assied au piano; elles sont un peu troublées.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIERRE PETROFFSKY.

PIERRE, *petite tenue d'officier*. Zdrasté (bonjour), Sashinka Alexandrovna; zdrasté, Varvara Catonovna.

LES JEUNES FILLES, *à part*. Il sait nos noms!

SASHINKA, *à part*. Je suis pourtant bien certaine de n'avoir jamais vu ce visage.

VARINKA, *à part*. Et ce sont de ceux qu'on n'oublie point.

PIERRE. Votre mère est absente, Varinka; je me permets de rester, néanmoins, parce que cela ne m'empêchera pas de procéder à ce qui m'amène. Elle a eu la bonté de m'écrire qu'elle m'attendait depuis longtemps; mais je n'ai pu me trouver libre avant ce jour.

VARINKA, *à part à Sashinka*. C'est cela, c'est bien cela; c'est lui, et c'est à qui l'aura.

SASHINKA, *à part*. J'ose à peine le regarder.

VARINKA, *à part*. Il semble que, de ses lunettes, jaillissent des éclairs qui vous pénètrent l'âme.

PIERRE, *s'asseyant*. Je vois que mes belles demoiselles sont grandement préoccupées; aussi, m'excuseront-elles d'agir sans façon et de m'asseoir.

VARINKA. Pardon.

PIERRE. Je suis fatigué, je viens de loin.

VARINKA. De loin?

PIERRE. De la Tartarie Chinoise.

SASHINKA et VARINKA, *se levant*. Ah, mon Dieu!

PIERRE. Et au lieu de mon équipage ordinaire, d'un char aérien, attelé de démons, je n'ai pu trouver d'autre véhicule qu'un misérable téléga, trainé par des rosses.

VARINKA, *avec une sorte de crainte*. Un char attelé de démons!

PIERRE, *souriant*. C'est-à-dire un excellent tarentas, et deux arabes pur sang, mes belles demoiselles.

VARINKA, *respirant*. A la bonne heure; je croyais que par votre art vous étiez parvenu à...

PIERRE. A me faire brouetter par le diable? non, mon art n'en est point encore là.

VARINKA, *timide*. Est-ce qu'en Tartarie, on vous a beaucoup consulté, monsieur?

PIERRE. Énormément; je n'avais le temps ni de manger ni de dormir.

VARINKA. Comment tout cela ne s'embrouille-t-il pas dans votre cervelle?

PIERRE. Les mathématiques, mon enfant, les mathématiques, c'est la base de tout calcul et de toute justesse. L'homme qui les ignore manque d'un sens.

SASHINKA. Ah! vous employez les calculs pour?...

PIERRE. Sans cela, le moyen de nous en tirer?

VARINKA, *plus hardie*. Nicolas a voulu nous faire un mystère de votre visite; je crois qu'il songe à vous accaparer; mais,

puisque nous vous tenons, voulez-vous commencer vos opérations?

PIERRE. Oh, je ne m'en vais que ce soir; nous avons devant nous plus de temps qu'il ne nous en faut.

VARINKA. N'importe, n'importe; commençons.

PIERRE, *à part*. C'est un géomètre enragé que cette petite. (*Il tire de sa poche une écritoire et des plans.*)

VARINKA, *surprise*. Vous avez besoin de ces différents objets? (*À part à Sashinka.*) Quel drôle de sorcier! (*Haut.*) Voulez-vous des cartes?

PIERRE. Non, ceci me suffit; d'ailleurs, l'état des choses m'est connu depuis vingt ans.

VARINKA. Avant notre naissance?

PIERRE. Bien avant.

SASHINKA. Ainsi, nous ne sommes point, pour vous, des étrangères?

PIERRE. Des étrangères! vous, la fille du brave et bon Alexandroffsky; et vous, celle du laborieux et vaillant Valonsky, qui a fertilisé presque toutes les côtes de la mer d'Azof, et qui est en passe de devenir dix fois millionnaire; des étrangères! non, non; autant me demander si je connais ma mère.

VARINKA. Pourtant, avant ce jour, vous ne nous aviez jamais vues?

PIERRE. Avais-je besoin de vous voir?

VARINKA. C'est vrai.

PIERRE. Pas le moins du monde; et, tenez, j'arrive, n'est-ce pas? nous avons causé à peine; eh bien, cependant, je lis dans vos âmes à livre ouvert. Voulez-vous, qu'en deux mots, je dise, à l'une et à l'autre, ce qu'elle est et ce qui la préoccupe?

VARINKA. Oui, oui, n'est-ce pas, Sashinka?

SASHINKA. Volontiers.

PIERRE. Eh bien, vous, Sashinka, vous êtes douce, bonne, un peu rêveuse, un peu songeuse; vous vous préoccupez de la sensation que devront produire vos dé-

buts dans le monde; et vous vous demandez si les maris ne suivront point. (*Sashinka rougit.*)

VARINKA, *haut*. Oh! comme c'est cela!

PIERRE. Et vous, Varvara Catonovna, vous êtes maline et moqueuse comme un démon, et vous soupirez après vos dix-huit ans, pour planter là et livres et maîtres.

SASHINKA, *riant*. Oh! comme c'est cela!

VARINKA. Bon, bon; mais à présent que vous avez débuté si bien, il faut continuer; il faut nous dire si Sashinka trouvera bientôt le mari qu'elle désire.

SASHINKA. Varinka!

VARINKA, *continuant*. S'il sera blond ou brun; militaire ou civil; vieux ou jeune; galant ou sévère; s'il lui donnera beaucoup de belles choses, et s'ils habiteront Saint-Petersbourg. D'abord, si tu ne dois pas habiter Saint-Petersbourg, tu es perdue, ma pauvre Sashinka.

PIERRE. De par quel pouvoir répondrais-je à toutes ces questions?

VARINKA. Eh bien! et les mathématiques?

PIERRE. Les mathématiques, pour arriver à connaître la couleur des cheveux du mari de Sashinka!

VARINKA. Pourquoi pas? puisqu'elles mènent à tout?

PIERRE. C'est une propriété que je ne leur connaissais point,

VARINKA. Voyons, un peu de complaisance.

PIERRE. De quelle couleur voulez-vous qu'il soit?

VARINKA. Brun, brun; c'est bien plus joli les bruns. Après cela, s'il est blond, on le prendra tout de même.

PIERRE. Il sera brun.

SASHINKA. On dirait que c'est toi que cela regarde.

PIERRE, *à Sashinka*. Vous préféreriez qu'il fût blond? Il sera blond.

VARINKA. Ah! monsieur le sorcier, je crois que vous vous amusez à nos dépens;

ce n'est pas bien ; vous arrêter en si belle route !

SASHINKA. Peut-être que monsieur n'a que des choses désobligeantes à me dire, et qu'il se tait par bienveillance.

PIERRE. Sorcier ! (*A part.*) Mes petites cousines s'amuse à mes dépens ; prenons bien la chose.

VARINKA. Dites aussi que vous n'êtes pas sorcier.

PIERRE. Par exemple ! Je suis sorcier et bien sorcier, si tel est votre bon plaisir.

SASHINKA. Ou bien, peut-être, encore, que monsieur ne nous trouve pas dignes de recueillir ses prophéties.

VARINKA. Voyons, voyons, il faut forcer les oracles ; rappelons-nous ceux de l'antiquité : rappelons-nous le dieu Pan.

PIERRE. Vous me comparez au dieu Pan ? il en sera peu flatté.

VARINKA, *d'un ton cdlin*. Du moins, si vous ne voulez plus rien dire à Sashinka, ne me tenez pas rigueur, à moi ? Irai-je à la cour ?

PIERRE, *à part*. Elle est charmante. (*Haut.*) Vous irez à la cour... à la cour du révérend shah de Perse.

VARINKA. Ah ! mon Dieu ! mais ce n'est point à celle-là, c'est à celle de Saint-Petersbourg que je veux aller.

PIERRE. Qu'y faire ? Les souhaits nous appartiennent, mais les événements nous échappent.

VARINKA. A la cour du shah ! Et qu'y ferai-je ?

PIERRE. Vous y serez toute-puissante ; vous civiliserez la Perse ; vous ouvrirez les harems et fonderez des écoles publiques.

VARINKA. Moi ? Non, par exemple !

PIERRE. Vous ferez tout cela, c'est inévitable.

VARINKA. Et... mon mari, qui sera-t-il ?

PIERRE, *feignant d'être inspiré*. Oh ! destinées éblouissantes ! une couronne souveraine brille sur vos cheveux noirs, et dix-sept enfants vous assurent tout pouvoir sur le cœur de votre époux !

VARINKA. Je serai reine de Perse, et j'aurai dix-sept enfants !

PIERRE. Dont un, par malheur, le dernier, profond politique, grand penseur, réformateur habile, n'aura qu'un œil au milieu du front ; mais, en revanche, deux paires d'oreilles !

VARINKA. Un monstre ! quelle horreur !

PIERRE. Ce sera celui qui succédera à votre auguste époux.

VARINKA, *apercevant sa nourrice dans le parc*. Ivânâ Petroushka, Ivânâ, monte !

SCÈNE V.

LES MÊMES, IVANA.

VARINKA. Ah ! ma pauvre Ivânâ, si tu savais, si tu savais ! Je serai reine ; je fonderai des écoles ; je réformerai mes sujets, et j'aurai un fils, qui n'aura qu'un œil, mais en revanche, deux paires d'oreilles !

IVANA. Que le Seigneur nous protège ! Est-ce que Varvara Catonovna a la fièvre ?

VARINKA. Pas plus que toi ; ce que je te dis est la vérité pure ; c'est ce que le sort me réserve. Demande à Sashinka si la prédiction ne vient pas de m'en être faite à l'instant même ?

IVANA. Par qui, Dousha Maïa ? (*Varinka, d'un geste, lui montre Pierre.*)

IVANA, *à Pierre*. Ah ! c'est vous qui avez vu tout ça ?

PIERRE. Oui, Ivânâ Pétroushka ; et, s'il me plaisait de parler, j'en verrais bien d'autres chez une certaine Ivânâ.

IVANA. Chez moi ! et quoi donc, mon doux Seigneur ? Je ne crains rien, dame !

PIERRE. Pas même qu'on touche à la troisième pierre de votre foyer.

IVANA. Grand Dieu ! grand Dieu ! taisez-vous !... qui vous a dit ?... est-ce qu'il y a au monde quelqu'un qui sait ?...

PIERRE. Moi !

IVANA. Seigneur, Seigneur, comment sait-il que j'ai là 1,500 roubles en argent, amassés kopec à kopec, depuis vingt ans ?

PIERRE. Je sais que vous avez là 1,500 roubles en argent, et que vous feriez bien

mieux de les prêter à votre fils, le marchand de fruits de Moscou.

IVANA. 1,500, il l'a dit; il ne s'est pas trompé d'un kopec!... Je suis perdue!

VARINKA, à *Sashinska*. N'est-ce pas étrange?

SASHINSKA. Trop étrange.

IVANA, à part. Ne perdons point de temps; on ne sait pas quelles peuvent être les intentions de ce Pierre Pétroffsky; je lui trouve une mauvaise mine. — C'est que mon argent sonnerait dans sa bourse tout aussi bien que le sien! — Allons chercher une autre cachette. (*Haut.*) Pratchaïté, pratchaïté! (*Les jeunes filles sourient; Iváná se dirige en hâte vers une des portes latérales, et recule effrayée en poussant un cri.*)

IVANA. Sainte Vierge!

LES JEUNES FILLES. Qu'y a-t-il? (*A peine ont-elles prononcé ces mots, qu'un magnifique ours noir paraît sur le seuil de la porte.*)

TOUTES LES DEUX. Ah! (*Elles se cachent le visage dans leurs mains, Pierre s'avance vers l'ours.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NICOLAS, PAOLINO, L'OURS.

NICOLAS. Laissez, Pierre Pétroffsky, laissez; c'est un ours de belles manières; il n'a aucune égratignure sur la conscience. N'est-ce pas, Paolino?

PAOLINO. Oh! ze pouis assurer à vos seigneuries qu'il est doux comme un agneau.

VARINKA. C'est une horreur! c'est une abominable plaisanterie! emmenez, emmenez-le; vous nous faites mourir de peur.

SASHINKA. Est-il parti?

NICOLAS. Il tient trop à la faveur d'un de vos regards, mesdames. — Mais, de grâce, admirez cette noire et épaisse fourrure, de laquelle des étincelles semblent jaillir; remarquez ces belles et larges bases; cette noble tournure; cette démarche posée, cet air de penseur. Allons, allons, déjà

j'aperçois un œil à travers vos doigts roses; osez ouvrir l'autre; osez regarder mon sorcier.

LES JEUNES FILLES, se redressant. Ton sorcier.

NICOLAS. Eh! oui, mon sorcier; ne vous en ai-je pas promis un de la plus rare espèce; un comme vous n'en aviez jamais vu; un dont le souvenir ne s'effacera point de votre mémoire; et qui va pronostiquer tous les bonheurs imaginables à celui d'entre nous dont il voudra bien honorer la chambre de sa visite auguste.

SASHINSKA. Comment?

NICOLAS. Ignorez-vous donc, ô filles naïves, qu'on ne peut mettre en doute cet oracle fourré?

PIERRE. En effet, une croyance de nos provinces méridionales, est que la chambre choisie par un ours est un pronostic de bonheur pour celui qui l'habite.

PAOLINO. Si signor, et cela est très-sûr. (*A Nicolas, et désignant Sashinska.*) La signora est la petite maîtresse! la sœur al signor?

NICOLAS. Non, c'est l'autre, la plus jeune.

PAOLINO. Voulez-vous faire ouvrir toutes les portes et me nommer les chambres di tutti quanti?

NICOLAS. Voici la mienne, celle de ma mère, de ma sœur, de ma cousine, de la gouvernante, des amis, des filles.

PAOLINO. Bene, bene, signor. (*A son ours, et faisant mouvoir un petit bâton blanc d'une certaine sorte.*) Signor, vous dont la réputation a passé les monts et les mers et franchi les espaces, vous êtes prié d'indiquer à l'honorable société quelle est la personne dont la vie ne sera plus qu'un tissu de bonheur et dont les jours seront tous filés d'or et de soie. (*Sans hésiter l'ours se dirige vers la chambre de Varinka.*)

VARINKA. Ah! mon Dieu!

SASHINKA. Il s'installe! Il s'endort!

VARINKA. Quel bonheur! — Ainsi, c'était là ton sorcier?

NICOLAS. Et qui donc?

VARINKA. Fort bien. (*A Pierre.*) Mais vous, monsieur, qui riez sous cape, là-bas, dans votre coin, et qui m'avez prédit tant de belles choses, qui êtes-vous donc?

PIERRE. Pierre Pétroffsky, votre parent éloigné, Varvara Catonovna, arpenteur-vérificateur, par suite de ma mauvaise fortune, et appelé à Gaptarofka pour une augmentation de territoire et de nouvelles limites à tracer.

VARINKA. Et vous venez de la Tartarie chinoise?

PIERRE. Pourquoi non? N'use-t-on point de délimitations là-bas comme ici?

VARINKA. Mais le trésor d'Ivânâ, comment se fait-il que vous le connaissiez?

PIERRE. Il y a bien des années que, vérifiant chez vous des travaux d'intérieur, j'ai découvert sa cachette et le commencement de sa fortune. Quant au chiffre actuel que cette fortune a atteint, elle-même s'est chargée de me l'apprendre.

PAOLINO. Signori, ze pense que mon ours il a assez dormi.

PIERRE, railleur. Je le crois.

NICOLAS, à sa sœur. Es-tu contente de mon sorcier?

VARINKA. Ravie! (*L'ours rentre en scène au commandement de son maître.*) Mais je l'aimerais mieux un peu plus loin.

NICOLAS, à Paolino. Voici pour monsieur le sorcier.

PAOLINO, tendant l'autre main. Et pour son serviteur?

NICOLAS. Aïe! je suis à sec.

PIERRE. D'ailleurs, c'est assez payer le sommeil de son altesse.

PAOLINO. Oh! signor, et sa rara capacité? — Cet ours n'est point un ours comme tous les ours; vous l'avez bien vu; c'est un zénie dans son espèce, et les zénies se paient, signor. Le don merveilleux qu'il possède n'a point de prix.

PIERRE. Ne me parlez donc pas de ces choses-là!

PAOLINO. Ze pous vous assurer, signor...

PIERRE. Voulez-vous que je vous montre où il loge, ce don merveilleux? (*Il saisit la baguette blanche de Paolino et fait devant l'ours un certain mouvement, en lui désignant la chambre de Sashinka; l'ours s'y dirige tranquillement et va s'étendre devant le lit de l'autre jeune fille.*)

SASHINKA. Chez moi aussi.

PAOLINO, reprenant sa baguette et la corde de son ours. Adio, adio, signori, ze sous content.

SCENE VII.

LES MÊMES, moins PAOLINO et son ours.

NICOLAS. Cousin, ces demoiselles regardent si vous n'avez pas le pied fourchu.

PIERRE, riant. Pas plus que Paolino.

SASHINKA. Mais, comment se fait-il?...

PIERRE. Paolino a donné, sans doute, de sévères leçons à son ours, pour lui apprendre à compter certaines passes de sa baguette blanche, et à y obéir; c'est ainsi qu'après avoir eu le soin de se faire désigner vos chambres, il a envoyé sa bête, là où il a jugé que sa courtoisie lui serait le mieux payée. Il se serait bien gardé de l'expédier chez une fille de chambre.

VARINKA. Ce n'est pas possible!

PIERRE. Vous avez bien vu que je l'ai fait aller dans la chambre de votre cousine.

VARINKA. Oh! mes beaux rêves! mes beaux rêves!

SASHINKA. Je ne puis revenir de ma surprise.

NICOLAS. C'est on ne peut plus original. Je suis sûr que Paolino vous en garde une rancune profonde.

VARINKA, fâchée. Il fallait me laisser croire.

PIERRE. Non; pas plus qu'il ne faut laisser de mauvaise herbe parmi vos fleurs; la superstition était votre mauvaise herbe; je me suis trouvé là; je l'arrache. Ne

m'en veuillez pas, mesdames; je vous pardonne bien de vous être agréablement raillées de moi tantôt.

SASHINKA, *à part, à Varinka*. Raillées, ce n'est pas sûr. Et lui, donc ?

VARINKA, *idem*. Chut ! ne dis rien ; les plaisanteries de monsieur Nicolas ne tariraient plus.

NICOLAS. Qu'est-ce ?

VARINKA. Cela ne vous regarde pas, messire.

PIERRE. Une simple maxime que ces dames se redisaient ; c'est que, chercher à pénétrer l'avenir, chose impossible, c'est méconnaître l'infinie bonté du Très-Haut. (*Geste d'adhésion de Nicolas : les jeunes filles rougissent et sourient.*)

ADAM-BOISGONTIER.

HUMBLE PÉTITION AUX PARENTS.

« J'ose à peine dire comment je m'appelle, car mon nom excite en tous lieux le dédain, la pitié ou le sourire. Bien des gens même disent en m'apercevant : « Ah ! la grande sotte ! » Cependant, je prends la liberté de m'adresser à tous les amis de la jeunesse et de les conjurer de diriger leurs regards compatissants sur mon malheureux sort, afin qu'on veuille bien faire justice des préjugés dont je suis la victime.

« Nous sommes deux sœurs jumelles dans notre famille, et les deux yeux de la tête ne se ressemblent pas plus que nous. Ma sœur et moi nous nous accorderions parfaitement ensemble, sans la partialité de nos parents qui font entre nous deux les distinctions les plus humiliantes.

« Depuis mon enfance, on m'a appris à regarder ma sœur comme si elle était d'un rang plus élevé. On m'a laissée grandir sans me donner la moindre instruction, pendant que rien n'a été épargné pour son éducation. Des maîtres lui ont enseigné l'écriture, le dessin, la musique, la peinture, l'art de tenir l'aiguille et d'autres talents. Mais si par hasard je touchais un crayon, une plume, un pinceau ou une épingle, j'étais sévèrement réprimandée, et, plus d'une fois, j'ai été battue pour être gauche et pour manquer de grâce.

« Il est vrai que ma sœur m'associe à elle dans certaines occasions, mais elle prétend toujours à la supériorité, ne m'appelant que lorsque je lui suis nécessaire, ou seulement pour figurer à côté d'elle.

« Ne croyez pas cependant, bons parents, que mes plaintes soient dictées uniquement par un motif de vanité. Non, mon inquiétude a une base plus sérieuse. Vous allez en juger.

« C'est la coutume dans notre famille que tout le travail pour se procurer de la nourriture repose sur ma sœur et sur moi. Si quelque indisposition arrive à ma sœur, (et je le dis en confidence à cette occasion, elle est sujette aux brûlures, aux coupures, aux foulures, à la goutte, au rhumatisme, à la crampe et à plusieurs autres accidents), que deviendra alors ma pauvre famille ? Les regrets de notre mère ne seront-ils pas trop grands d'avoir établi une telle différence entre ces deux sœurs qui se ressemblent tant ? Hélas ! nous périrons de misère, car il ne sera pas même en mon pouvoir de griffonner une humble supplication pour obtenir des secours, étant obligée d'employer la main d'un autre pour vous faire part de mes chagrins.

« Veuillez, vous qui me lisez, contribuer à rendre mes parents sensibles à l'injustice d'une tendresse exclusive, et à la nécessité de distribuer leurs soins et leur affection à tous leurs enfants également.

« Je suis, avec un profond respect,

« Lecteurs et lectrices,

« Votre obéissante servante,

« LA MAIN GAUCHE. »

Cette pièce si ingénieuse et qui n'a jamais été livrée à la publicité, est d'un

grand penseur, d'un homme éminent, d'un bienfaiteur de l'humanité : j'ai nommé Benjamin Franklin, cet illustre citoyen des Etats-Unis d'Amérique, à qui nous devons l'invention du paratonnerre.

Selon Benjamin Franklin, Dieu n'a rien créé d'inutile ici-bas. Cependant les hommes, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, se sont habitués à faire de la main gauche un membre stérile, qui est presque toujours condamné au repos ou qui ne devient tout au plus que l'esclave de la main droite. Dans le but assurément fort louable de combattre ce préjugé, le philosophe américain a rédigé un jour, lorsqu'il habitait Passy, une supplique à l'usage spécial des jeunes mères. Un heureux hasard nous l'ayant fait découvrir à l'état de manuscrit, nous avons pensé que nos jeunes lectrices nous sauraient quelque gré de la placer sous leurs yeux.

Un écrivain de beaucoup d'esprit, M. Alphonse Karr, faisait il y a quelque temps le même reproche aux jeunes mères. En énumérant les faiblesses que chacune d'elles a pour les premiers défauts de ses enfants, il s'écriait : « Vous avez un grand tort, mesdames. Pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Tous les jours, vous appre-

» nez à vos fils à ne point se servir de la
» main gauche. Ce n'est pourtant pas sans
» raison que la nature les a pourvus de
» deux mains. »

Enfin, pour terminer, je citerai ce fait historique :

Un jour, à Madrid, on voyait se promener à travers les rues un homme triste, pâle et privé du bras droit. C'était don Miguel Cervantes de Saavedra, l'immortel auteur de *Don Quichotte*. Soldat intrépide, il était devenu manchot par suite d'une blessure reçue à la bataille de Lépante. Or, ce manchot, réduit à mendier, jouait tant bien que mal de la mandoline pour émouvoir les passants. Toutefois, on l'entendait murmurer à chaque pas ces paroles :

— Depuis que je n'ai plus de main droite pour tenir une plume ou une épée, je vois que j'ai été bien coupable de ne pas faire l'éducation de la main gauche. Si celle-là savait remuer les cordes d'un instrument, je recueillerais de bien plus abondantes aumônes.

Rappelons-nous toujours l'histoire du mutilé de Lépante.

PHILIBERT AUDEBRAND.

LA CRÈCHE DE SAINTE-GENEVIÈVE.

Il y a quelques jours, en présence d'une assemblée aussi distinguée que nombreuse, a été rouverte cette crèche qui, grâce à la bienfaisance publique, vient de recevoir de notables améliorations.

Un poème composé à cette occasion, par M. Alfred des Essarts, a été lu au bruit des applaudissements. Nous croyons qu'on nous saura gré d'en publier quelques strophes.

.....
Là deux Saints vénérés reçoivent nos hommages :
L'un martyr de la croix, et l'autre son soutien ;
Étienne et Geneviève, exemple des vieux âges
Où l'on mourait heureux pour le nom de chrétien.
.....

Là les rois t'invoquaient, là le peuple t'honore,
Patronne de Paris,
Qui sauvas nos aïeux, — et qui pourrais encore
Sauver un jour les fils.

Vitraux, étincelez ; résonnez, basiliques ;
De l'écho de nos chants tressaillez, ô reliques :
Que le cœur se dilate et l'œil soit ébloui ;
Déployez-vous, splendeurs et pompes catholiques :
Le mont de Geneviève est notre Sinaï !
.....

Il est des régions où l'affreuse misère
Étendit son manteau comme un poids étouffant ;
Des réduits où l'on craint la douceur d'être mère...
Car c'est du pain de plus à trouver pour l'enfant.

Plus haut, c'était l'Éden ouvert à l'innocence,
L'Éden avec les fruits donnés par l'Éternel ;
En bas, les cabanons qu'habite la souffrance...
On rencontre la mort en descendant du ciel.

Aussi notre soleil s'éteint sur ces ténèbres ;
Et l'on s'écarterait de la sombre cité
Si, pour faire son œuvre en ces sentiers funèbres,
Dieu n'envoyait la Charité.
.....

Avec la Foi qui porte en ses mains un calice,
Et sa sœur l'Espérance, emblème d'avenir,
Sous le toit des souffrants la Charité se glisse :
Elle vient consoler, fortifier, bénir.
.....

Mais c'est peu qu'elle parle à l'homme qui s'ignore,
Que des bras isolés elle forme un faisceau ;
Aux êtres impuissants plus dévouée encore,
Elle fait un doux nid du plus humble berceau.

Autrefois, dans le fond de la triste demeure
On entendait les cris de l'enfant délaissé :
La Charité sourit à cet enfant qui pleure...
Toute larme s'efface où sa main a passé.
.....

Venez, pauvres petits que notre Sauveur aime
Et que devant la foule il prit sur ses genoux.

Venez, — grands à ses yeux : car, il l'a dit lui-même,
Nul n'entre au Paradis s'il n'est semblable à vous.

L'Enfant de Bethléem vous attend, vous protège.
Vous apprendrez un jour que la Divinité
Pour trône eut une crèche. — Et quel beau privilège!
Où l'amour vous appelle, un Dieu fut abrité.

ALFRED DES ESSARTS.

Économie Domestique.

Foie de veau farci. — Prenez un demi-kilogramme de foie de veau, faites-le hacher; mêlez-y un quart de livre de porc haché très-fin, oignon, échalottes hachés, sel, poivre, un morceau de mie de pain trempé dans du bouillon, ajoutez-y un œuf, blanc et jaune, mélangez bien le tout en le hachant encore. Prenez une crépine ou *toilette* de veau ou de porc, enveloppez-en votre mélange en lui donnant une forme régulière. Faites un roux, mettez-y le foie farci; si vous avez quelques débris de viande, ajoutez-les; lorsque le ragoût commencera à s'attacher à la casserole, mouillez avec du bouillon, et laissez cuire pendant deux grandes heures, feu *dessus* et *dessous*.

Crème blanche. — Faites bouillir une pinte et demie de vraie crème avec un quart et demi de sucre. Battez en neige huit blancs d'œuf, et quand la crème bout, versez-la doucement en tournant toujours, sur ces blancs. Remettez sur le feu, en ajoutant fleur d'oranger ou extrait de citron, et au premier bouillon la crème est faite.

Poulet au céleri. — Coupez de beaux

céleris en larges dés; faites un roux blond, mettez-y le poulet, ajoutez les céleris, poivre, sel, clous de girofle, mouillez d'eau ou de bouillon. Deux heures de cuisson lente et étouffée. Au moment de servir, liez la sauce avec un jaune d'œuf et un peu de farine.

Sole à la Normande — Faites fondre du beurre frais avec une pincée de farine, ajoutez une demi-jatte de bonne crème, beaucoup de champignons, en remuant toujours, faites jeter quelques bouillons à cette sauce, ôtez-la du feu, ajoutez-y une douzaine d'huîtres. Prenez un plat ovale et creux, versez-y la sauce, qui doit ressembler à une crème légère: prenez la sole, que vous aurez préalablement lavée, essuyée et salée, posez-la sur la sauce, couvrez-la de chapelure et de petits morceaux de beurre frais, mettez au four ou sous le four de campagne pendant une demi-heure, à un feu modéré.

Recette contre les engelures.

Huile d'amandes douces..	120 grammes
Laudanum	10 gouttes
Camphre	1 gramme
Ammoniaque concentrée..	50 centigr.

C'est par erreur que nous avons donné dans le dernier numéro une Énigme historique ayant déjà paru en mai 1852. On en trouvera l'explication au numéro de juin (même année).

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le gentilhomme, fondateur
d'une des grandes maisons princières d'Europe, à qui la couronne fut promise par
un prêtre et une religieuse, en récompense
d'un acte de piété qu'il venait d'accomplir?

CORRESPONDANCE.

Que te dirai-je sur mes émotions du 1^{er} janvier ? Tu les connais par celles que tu as dû avoir aussi. Pour moi, j'ai été cette année gâtée plus que je ne le méritais ; chaque instant de cette bienheureuse journée apportait avec lui une surprise nouvelle, mais, hélas ! ces heures de bonheur passent bien vite, et le temps qui s'arrête sur nos peines semble fuir sur nos plaisirs !

Les derniers jours de l'année 1852 ont été favorisés par un temps magnifique ; je m'en réjouissais en songeant à tous ces pauvres marchands pour lesquels le bénéfice de toute l'année repose sur ces quelques jours ; le temps plus ou moins beau a sur leur vente une grande influence, et cette pensée m'a fait doublement apprécier ces journées d'un hiver qui, à vrai dire, n'en est pas un, et semble avoir déjà cédé la place au printemps.

Avant de commencer notre explication des travaux, je veux te raconter ma soirée de la veille de Noël. Je l'ai passée chez des amis qui, étant Allemands, célébraient ce jour de cette façon charmante qui n'appartient qu'à eux. Connais-tu la gracieuse coutume des enfants de la Germanie ? La veille de cette fête si solennelle réunit toute la famille autour d'une immense table sur laquelle est glorieusement installé l'arbre de Noël ! Cet arbre de Noël n'est autre chose qu'une énorme branche de pin ou de sapin, ou de tout autre arbre qui ait le privilège de conserver son feuillage toute l'année. Je ne te parle pas de l'olivier, car sa verdure est si peu verte qu'il me semble trop maussade pour figurer dans une fête, malgré les idées de paix et d'humilité qu'y attachaient les anciens et qui conviendraient cependant bien à la circonstance ; parfois on se sert d'arbustes artificiels, mais tu sens que cela ne vaut pas la nature ; il nous faut avoir sous les yeux l'œuvre réelle de Dieu au moment où

nous célébrons la plus grande preuve qu'il nous ait donnée de son amour.

Bien entendu que la branche coupée est toujours la plus belle qu'on ait pu se procurer. Des centaines de petites bougies y sont attachées par des rubans de toutes couleurs, ainsi que les cadeaux que chacun se fait et que leur légèreté permet de suspendre ; les autres sont placés sur la table : tous portent le nom de la personne à laquelle ils sont destinés. Lorsque la famille, depuis l'aïeule jusqu'au dernier-né, sont arrivés, l'arbre est éclairé. Alors, les enfants battent des mains, jettent des cris de joie et trépignent sur leur chaise ; ils brûlent d'impatience de savoir quel fruit cet arbre merveilleux va produire pour eux. Personne n'est oublié. C'est, pour la bonne grand'mère, une chancelière en crochet faite par une de ses petites-filles ; elle est garnie de fourrure et réchauffera ses pieds glacés par les ans ; pour le Bibi blanc et rose, un charmant petit manteau brodé au passé et en soutache par sa sœur aînée ; les bonbons de toute espèce ont aussi leur place ; c'est un vrai jour de l'an anticipé. Oh ! je t'assure que cette soirée fut pour moi d'un charme indéfinissable ! rien à mon avis ne peut être comparé à de telles réunions ; on y respire comme un parfum des temps anciens qui vous prédispose à passer dans le calme et à fêter dignement le beau jour où l'Enfant-Dieu est venu apporter au monde le gage de la réconciliation. Puissions-nous, pendant tout le cours de cette année, ne jamais perdre de vue ce grand mystère de l'amour divin, et, au milieu de nos occupations sérieuses ou légères, conserver toujours cette paix annoncée alors aux hommes de bonne volonté !

C'est dans ces dispositions, chère aimée, que j'ouvre la planche de février et t'invite à la parcourir avec moi.

Le n° 1 est un col broderie anglaise et plumetis; ce genre tout nouveau est du plus heureux effet; la guirlande au plumetis a l'air d'une application.

Le n° 2 est un écusson en broderie anglaise et œillets chinois, avec les lettres J. G.

Le n° 3 est un autre écusson avec une couronne de comte au plumetis et point d'armes.

Le n° 4 est une petite garniture point de rose et plumetis; tu pourrais, en ajoutant des entre-deux en rapport, faire des cols, des bonnets du matin, etc., qui seraient très-gracieux.

Le n° 5, J. V., point de rose.

Le n° 6 est un cabas de voyage que tu apprécieras, je pense; aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, nous sommes constamment par monts et par vaux, ce petit meuble te sera donc d'une utilité journalière. Il se fait ou en velours ou en drap, brodé au passé ou en soutache et chaînette; la bande brodée pourrait aussi être remplacée par une bande en tapisserie, ce qui pourtant conserverait un peu de la nouveauté; chacune de ces bandes doit être large de trois doigts. Ce sac est doublé de peau et doit être monté dans les proportions d'un *tout petit sac de nuit*; la garniture est en acier ou cuivre, mais je préfère en acier. Si tu cherches un joli ouvrage comme cadeau, je te conseille de le faire en velours noir et de broder au passé le dessin de la guirlande n° 7; tout en faisant beaucoup d'effet, elle demande peu de temps pour son exécution.

Le n° 7 est la guirlande dont je viens de te parler.

Le n° 8 te donne le modèle d'un bénitier en laine et chenille, que tu placeras, j'en suis sûre, aux pieds de la jolie Vierge de Murillo, que nous t'avons envoyée en janvier, et que tu as dû déjà faire encadrer et entourer d'un simple papier doré formant baguette. Ce bénitier est très-facile : la carcasse se fait en fil de laiton et

n'exige pas d'explications; car tu en calculeras les proportions très-aisément, selon la grandeur dont tu voudras le faire; tu peux aussi changer la forme, prenant modèle sur ceux en porcelaine ou bronze que tu as chez toi. Pour recouvrir cette carcasse, tu prendras de la laine mélangée d'un fil or ou argent, selon la nuance que tu choisiras; elle est désignée chez les marchands sous le nom de *laine brillante*; tu la passeras dessus et dessous les barres de laiton alternativement, ainsi que le dessin te l'indique parfaitement; les côtés et le milieu se décorent avec de la chenille, dont la nuance est conforme à celle de la laine : tu entoureras l'ouverture et le bas d'une torsade également en chenille, ainsi que le petit anneau qui doit le suspendre; dans le fond on place un petit godet de veilleuse, ou bien l'on fait faire en fer-blanc mince la forme que l'on aura donnée au bénitier.

Le n° 9 est le dos d'une veste *grecque*; cette forme est beaucoup plus courte que celle des katzawecks ordinaires, et peut se faire en drap, en cachemire ou velours, si on la voulait plus élégante. Le feston peut être remplacé par un galon de couleur vive, *genre algérien*; pour une dame elle serait garnie de ruban ruché et bordé par une dentelle noire; la couture intérieure de la manche est ouverte jusqu'en haut, retenue par des traverses de ruban ou de velours, selon la façon dont cette veste sera garnie, ou bien encore par trois nœuds de rubans à bouts très-courts; trois nœuds pareils ferment le devant; cette forme se met aussi bien sur le corsage de la robe qu'avec une jupe de couleur; dans ce dernier cas, les sous-manches blanches doivent former autant de bouillonnés qu'il y a d'ouvertures.

Le n° 10 est le petit côté de la veste grecque.

Le n° 11 est le devant.

Le n° 12 te donne la manche telle qu'elle doit être coupée, c'est-à-dire droit fil.

Le n° 13 te montre l'ensemble de la veste montée.

Le n° 14 est le dos d'un corsage décolleté.

Le n° 15 est le petit côté.

Les n° 16 et 17 sont les deux morceaux du devant; ce corsage n'a pas de pinces.

Le n° 18 est la manche du corsage; elle se coupe en biais, doit être très-courte et très-bouffante, retenue par trois petites traverses en ruban.

Le n° 19 est une berthe qui va avec la forme de ce corsage, et que l'on peut au besoin adapter à d'autres; le devant est droit fil; le fond en tulle est complètement couvert par trois ou quatre rangs de rubans, en gaze ou taffetas; cela dépend du genre de la robe, le nombre varie selon la hauteur. Les mêmes rubans se posent en travers sur le devant.

Le n° 20 te montre l'effet de la berthe.

Ici se termine la petite édition.

Le n° 21 te fera reconnaître le plastron du col n° 1; il se fait naturellement de la même manière.

Le n° 22 est la manche assortie, genre Bassompierre.

Le n° 23. Évelina, plumetis.

Le n° 24. Marie, plumetis.

Le n° 25. R. A. OEillets et plumetis.

Le n° 26. Ismérie, feston et pois.

Le n° 27. Entre-deux pour manches ou cols au plumetis.

Le n° 28. Abdonie, point de feston ou plumetis.

Le n° 29 est une guirlande qui se fait en chenille de différentes couleurs, et que l'on emploie comme ornement de chapeaux et de petites coiffures. Elle se fait aussi avec du cordonnet un peu gros, or ou argent, et alors ne peut servir que pour le soir. Tu n'auras, pour faire quelque chose de gracieux, qu'à l'enrouler un peu au hasard autour de tes cheveux. Quant à te dire comment cela se fait, rien n'est plus facile; tu prends premièrement de la ganse jaune, si c'est pour aller avec de

l'or, ou de toute autre couleur, si c'est de la chenille; dans cette ganse se trouve un fil d'archal très-léger, afin de ne rien enlever à la souplesse de ce petit ouvrage, qui doit suivre toutes les ondulations que l'on veut lui donner; la longue tige une fois terminée, ainsi que celles des fleurs, tu fais tes feuilles conformes au modèle, avec de la chenille seulement ou du cordonnet, les arrêtant solidement et proprement avec une aiguille enfilée de soie très-fine de la même nuance.

Les n° 30, 31 et 32. Ce sont trois bouquets différents, pour semés de manches bouillon; tu peux, si tu veux, les mélanger; ils doivent être faits au plumetis et jours.

Les n° 33 et 34. Entre-deux plumetis.

Le n° 35. Moitié du dos de la veste grecque, dont les explications ont été données au n° 9.

Le n° 36 est le devant.

Le n° 37 petit côté.

Le n° 38 est le haut de la manche.

Le n° 39 est un entre-deux, plumetis et œillets.

Le n° 40 est le nom d'Alphonsine, que tu trouveras peut-être un peu grand; mais le nom lui-même est si long, qu'il est fort difficile de lui ménager moins de place.

Le n° 41 est une garniture anglaise plumetis, jour, et festons point de rose.

Le n° 42. Nie, plumetis et œillets. Il n'est pas trop long celui-ci, et c'est là son moindre... mérite.

Le n° 43. V. R. Au plumetis.

Le n° 44 est une garniture qui se fait sur de la mousseline, et peut servir pour col, manches et mantelets.

Le n° 45 est un petit entre-deux, feuilles de vigne et raisins.

Le n° 46, couronne de marquis au plumetis.

Le n° 47 est un écusson, broderie au plumetis.

Le n° 48, Estelle, plumetis et œillets.

Le n° 49, T. H. plumetis et œillets.

Le n° 50, couronne de duc.

Le n° 51 est un écusson, plumetis et point d'échelle.

Le n° 52, A. B. plumetis.

Le n° 53 est le nom de France.

Le n° 54, Uranie, plumetis et pois. C'est par là que nous terminerons cette longue explication, qu'il me semble pourtant ne faire que commencer, tant je trouve de plaisir à t'en donner les détails. Mais il faut bien que je me réserve une petite place pour te parler du crochet dont tu trouveras la planche jointe à ce numéro, et puis aussi de cette fameuse layette dans la confection de laquelle tu dois aider ton amie. Voici la note des objets qui doivent la composer :

1 pelisse cachemire d'Écosse, doublée de soie, à pèlerine, avec galon ou petites broderies en soutache.

1 robe de baptême à tablier, garnie de bandes brodées, elle se fait plus ou moins élégante, et ne peut être remplacée par la pelisse.

1 bonnet duchesse, en valenciennes, à rubans.

1 capote avec voile de tulle à mouches, ou coiffure anglaise en cachemire pareil à la pelisse. Ce costume complet est pour le grand jour du baptême.

Maintenant, quant au reste, il faut :

12 couches françaises en toile pour la nuit.

6 langes molleton en laine et en coton.

24 couches anglaises, toile ouvrée pour le jour.

12 — flanelle.

12 chemises batiste linge.

6 brassières en piqué finette.

6 — flanelle.

9 chemises de jour, batiste, garnies.

9 bonnets de nuit garnis, feston et valenciennes.

3 bonnets de lingerie en jaconas.

3 — brodés, et valenciennes avec ruban.

12 béguins batiste, dont 4 garnis.

12 — finette et flanelle.

3 jupons longs à corsage en flanelle.

3 robes de dessous en percale.

1 couvre-lange avec brassière.

1 robe longue garnie de bandes brodées.

Telle que je te l'indique, cette layette revient à 610 fr.; tu penses qu'elle peut être bien simplifiée : en la faisant toi-même elle ne coûterait pas moitié de ce prix, que je t'indique pour te mieux faire apprécier les avantages du travail.

Description de la garnure.

Ce sont deux jeunes filles; celle qui se dispose à partir pour le bal porte une robe en grenadine, à trois jupes bordées d'un feston très-aigu, au-dessus desquelles est un chevron broché dans l'étoffe. Le corsage est à taille ronde, ouvert et retenu par cinq agrafes de rubans; une garniture pareille à la disposition des jupes forme Berthe devant et derrière; les manches sont composées de deux bouillons partagés par une autre petite garniture; ceinture à longs bouts, de taffetas rayé; chemisette plissée et bordée d'un entre-deux au plumetis. Ses cheveux à la Valois sont ornés d'un seul côté par une branche de roses; bracelet en boules de nacre.

Sa sœur aînée, qui va passer la soirée chez une amie souffrante, porte une robe de taffetas d'Italie, la jupe est garnie de bandes et de pois en velours gradués. Le corsage est à taille ronde un peu courte, avec ceinture à boucle, il est orné, de même que la jupe, ainsi que la couture intérieure des manches. Col en dentelle avec chemisette composée d'entre-deux de valenciennes, et de bouillons de mousseline; sous-manches bouffantes mousseline et entre-deux de valenciennes posés en biais. Chapeau de velours épinglé, le dessous de la passe est orné de fleurs. Sur sa chaise est un manteau Talma très-court, garni de même que la robe.

Tu peux voir sur la cheminée l'effet de notre abat-jour du mois dernier.

Avant de te donner l'explication de cette jolie planche de crochet, je crois prudent

de te rappeler les termes que l'on emploie pour tous ces différents ouvrages, et que tu as oubliés peut-être, cela te servira pour plus tard, car ce mois-ci les dessins s'expliquent d'eux-mêmes, mais il en viendra d'autres pour lesquels nous serons obligées de réunir toutes nos lumières.

On appelle donc faire une bride, jeter une maille sur le crochet, passer le crochet dans la maille du rang inférieur en le prenant par-dessus, reprendre le fil, le passer dans cette maille; jeter le fil sur le crochet que l'on passe dans deux mailles seulement; jeter le fil et repasser dans deux mailles.

Une maille en l'air. C'est le point de crochet ordinaire qui fait l'effet de point de chaînette et qui ne se rattache pas au rang inférieur.

Enfin on appelle *demi-bride*, passer le crochet dans la maille du rang inférieur sans jeter le fil sur le crochet, ce qui fait que l'on ne passe qu'une fois dans deux mailles.

Le n° 1 te montre un dessin qui peut servir pour lambrequin de cheminée, bordure de couvre-pieds. Comme lambrequin il pourrait être fait avec du cordonnet double d'une couleur en rapport avec celle de l'ameublement.

Le n° 2 est une bordure.

Le n° 3 est un dessin très-joli, fait au filet et bordé en reprise avec de la soie de plusieurs nuances, cela fait de charmants voiles de Voltaire.

Le n° 4 est un sachet pour mouchoirs, gants; il se fait en soie, cordonnet, et se double de satin.

Le n° 5 est un dessus de pelote.

Le n° 6 est un écran qui se fait ou d'une seule couleur, doublé de même, ou d'une couleur tranchante. On peut aussi nuancer les palmes par des soies de différentes couleurs; la frange haute de 6 centimètres serait alors également nuancée.

As-tu deviné notre dernier rébus? Un poing — deux conscrits ayant deux chances différentes — un quine à la loterie — la retourne à un jeu de cartes, ce qui fait : *Poing, deux chances, quine, retourne*, et sonne à l'oreille comme cette phrase : Point de chance qui ne retourne.

Me voilà arrivée à la fin de ma douce tâche; je te dis adieu, en te priant de me réserver une place dans ton cœur et dans ton esprit; pense quelquefois à celle qui éprouve toujours du bonheur à s'occuper de toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

1^{er} FÉVRIER 1328. — MORT DE CHARLES IV, ROI DE FRANCE.

Philippe le Bel, comme on le sait, avait laissé trois fils, et la couronne de France semblait assurée pour des siècles à la branche aînée des Capets. Cependant, Louis X, l'aîné, mourut jeune et sans postérité mâle (1). Son frère, Philippe le Long, lui succéda. C'était la première fois que, depuis Hugues Capet, la succession en ligne directe était interrompue; Philippe V mourut en ne laissant que des filles, et légua

le trône à son frère, Charles IV. Ce prince était celui des enfants de Philippe le Bel qui annonçait le plus de capacité; dès le début de son règne, il s'assura le concours du vieux et vaillant connétable Gaucher de Châtillon, et il anoblit une centaine de notables de la bourgeoisie de Paris, pour balancer l'influence des grands feudataires. Il ne craignit pas de sévir contre les hauts barons qui faisaient revivre, au détriment de leurs vassaux, d'anciens privilèges abolis par la sagesse de nos rois, et sa sévérité lui fit donner le surnom de *Justicier*.

Une guerre glorieuse contre les Anglais

(1) Son fils posthume, Jean 1^{er}, ne vécut que peu de jours. Louis X avait eu pour femme Clémence de Hongrie.

et contre la Navarre excita l'ambition du jeune monarque ; il voulut disputer à Louis de Bavière la couronne impériale, mais les sages conseils du connétable le détournèrent de ce dessein ; d'ailleurs, le terme de sa courte vie approchait ; il mourut le 1^{er} février 1328, après avoir nommé son cousin germain, Philippe de Valois, régent du royaume, car la reine était enceinte. Elle mit au monde une fille, et la couronne passa à Philippe, quatrième du nom. Avec Charles IV finissait la branche aînée des Capets, branche illustre qui a rendu les plus grands services à la patrie, en diminuant la puissance des grands vassaux, en abolissant la servitude sur les domaines royaux, en mettant un frein à la rigueur des barons envers leurs serfs, en admettant la bourgeoisie dans les grandes assemblées de la noblesse et du clergé, en consentant à ce que les habitants des villes et des provinces formulassent leur adhésion

ou leur refus à la perception des impôts. Quatorze rois se succédèrent dans cette branche, et parmi eux l'on compte Hugues, le fondateur, Louis le Gros, Philippe-Auguste et saint Louis. Par une particularité assez singulière, les trois familles issues de même race qui ont régné en France, ont toutes trois fini par le règne de trois frères : les Capets, par Louis X, Philippe le Long, et Charles IV le Bel ; la seconde branche des Valois, par François II, Charles IX et Henri III ; les Bourbons, par Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. La mort de Charles IV ouvrit la porte aux prétentions d'Isabelle de France, mère d'Édouard III d'Angleterre, et donna lieu aux guerres longues et désastreuses qui signalèrent les règnes de Philippe VI, de Jean II, de Charles V, de Charles VI et de Charles VII ; jamais trépas de souverain n'a coûté plus cher à la France.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de M^{me} veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.